

CAHIER 168 METANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers, veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar

Couverture F. LALOU

Novembre-Décembre 2019

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 8
<i>Logion 70</i>	
RECHERCHES	
<i>Paul et le gnosticisme</i>	p. 14
<i>Jung et le gnosticisme</i>	p. 24
<i>Arthur Rimbaud. L'Alchimiste du Verbe</i>	p. 30
<i>Maïmonide et Maître Eckhart</i>	p. 36
<i>Eckhart : Réhabilitation ou récupération ?</i>	p. 41
<i>In Agro Dominico</i>	p. 44
<i>Libre Esprit et Turlupins</i>	p. 48
<i>Paroles d'évangiles</i>	p. 53
<i>Lamartine et l'Inde</i>	p. 55
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>Prières I</i>	p. 57
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	
<i>À propos de Luis Ansa</i>	p. 58
<i>Occultation-Révélation</i>	p. 62
<i>Le sentiment océanique</i>	p. 63
MIETTES DE GNOSE	p. 64
CONTES	
<i>La rose de Bakawali</i>	p. 68
<i>Les contes de l'aigle</i>	p. 74
COURRIER DES LECTEURS	p. 77
BIBLIOGRAPHIE	
<i>Le cinquième accord toltèque</i>	p. 84
<i>Une lecture juive d'un apocryphe</i>	p. 87
POÉSIES	p. 92

ÉDITORIAL

DU RÊVE À LA RÉALITÉ

Le Vivant, au sens où l'entend Jésus (log. 111), est libéré de l'emprise du mental, et de ce fait possède la vue juste. Il n'a plus à chercher à se prémunir contre ce qu'on pourrait appeler l'imaginaire, les fantasmes etc... Il voit le mirage, mais, l'ayant repéré, il a spontanément l'attitude que comporte la situation quelle qu'elle soit. On peut donc dire que chez lui le discernement se fait automatiquement et qu'il n'a plus à en parler si ce n'est pour répondre, comme le fait Jésus, à ceux qui cherchent à voir clair, mais souffrent de continuer à mêler le rêve et la réalité.

Le chercheur exigeant et lucide arrive sans trop de mal à comprendre intellectuellement l'Unité essentielle de tous les êtres, ce qui ne veut pas dire nécessairement qu'il l'accepte au fond de lui-même. La difficulté qu'il rencontre souvent a trait à ce qui en lui, plus ou moins consciemment, s'insurge contre le mal, la maladie, la mort. Il n'arrive pas à concilier ce qui par nature lui paraît séparé : comment le Tout peut-il englober à la fois le bien et le mal, comment peut-il réunir ce qui lui semble incompatible ? L'individu ne peut surmonter cette apparente contradiction pour la raison bien simple qu'il en constitue lui-même l'obstacle. Ce n'est que lorsqu'il a découvert son identité véritable que la dualité est transcendée. La connaissance qui découle de la prise de conscience de son Être réel le délivre de l'enchaînement des existences individuelles et le libère du cycle des naissances et des morts. Tant qu'il ne se reconnaît pas dans sa réalité vivante (log. 67), il court le danger de mêler les fantasmes du pouvoir avec l'autorité qui découle naturellement du "Je Suis". La peur souvent inconsciente de s'assumer dans son identité véritable maintient le chercheur dans une sorte d'ambiguïté entre ce qui relève du monde et ce qui transcende le monde, entre les soucis d'affirmation personnelle et l'interprétation sereine des événements, entre ce qui est soumis aux lois de la programmation générale et ce qui échappe au temps et à l'espace. Tout cela peut s'exprimer par la question : "Pourquoi la manifestation ?"

Le logion où Jésus campe le Vivant face à ce qui se passe est d'une prodigieuse fécondité pour nous apprendre le discernement, autrement dit pour repérer les mirages que le mental prend pour la réalité :

*Jésus a dit :
Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,
et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort ni peur,
parce que Jésus dit :
Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui.*

(log. 111)

Le Vivant ne peut mourir ; il n'est pas touché par l'impermanence du monde où tout ce qui est composé se décompose, où la construction et la destruction obéissent à des lois rigoureuses programmées depuis l'origine des temps, où la peur de souffrir et de mourir engendre l'idéologie qui mobilise et renforce l'ego en l'orientant vers des objectifs dont la poursuite même présuppose un état présent d'échec. Transformer l'échec en réussite, tel est le souci du mental, telle est sa raison de vivre, tel est le moyen qui lui permet de se renforcer. À cette fin, il mobilise le corps : c'est l'aveugle conduisant un aveugle. Son suprême stratagème consiste à faire croire qu'on s'occupe beaucoup trop de lui, qu'il n'est pas si néfaste qu'on veut bien le dire... Au besoin, il saura se faire humble, quitte à taxer de présomption et d'orgueil celui qui ose être ce qu'il est. Il excelle à parler de la vertu, de la modestie, de la pudeur, de la bienséance. U.G. caractérise à merveille ce comportement : « *Nous avons surimposé sur le fonctionnement sensoriel naturel une verbalisation sans fin* » (*Le mental est un mythe*, p. 72).

Dès lors l'invitation de Jésus, adressée à l'homme qui ne veut pas mourir, de revenir à l'état d'avant les conditionnements ne peut-elle pas sembler une gageure ? Non, si celui qui la reçoit possède au fond de lui-même la nostalgie indéradicable d'une "vie autre". S'il possède en lui ce "lieu de référence" inaliénable, que Jésus appelle Royaume, tout va concourir à ce que les événements du monde le mettent de plus en plus en lumière ; le monde lui-même sera alors perçu à travers la lumière du Vivant. Vu ainsi par le Vivant, le monde est manifestation du Vivant lui-même. C'est ce qu'exprime la parole soufie en ramenant l'idée de création à celle de Connaissance : « *J'étais un trésor caché ; J'ai voulu me connaître et J'ai créé le monde* ». Dans l'esprit de cette vision, toute la création a pour objet la révélation du Vivant à lui-même.

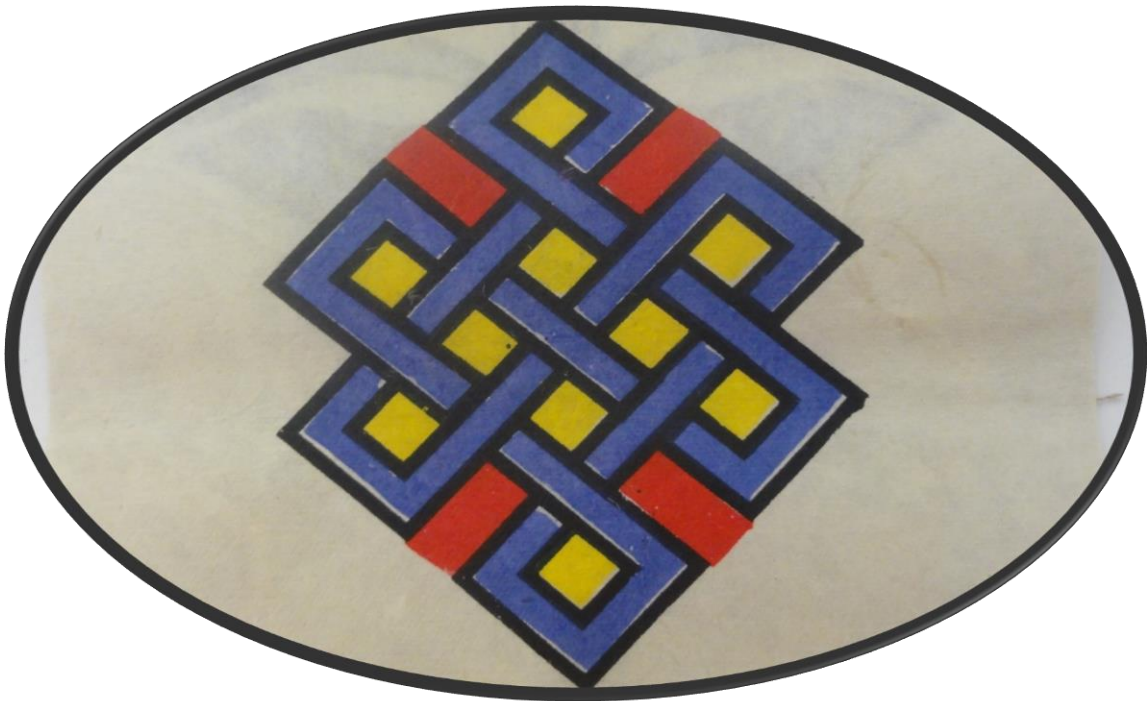
Cependant comme le Vivant ne saurait sortir de lui-même puisque rien n'est en dehors de lui - Autre que Lui n'est pas -, il ne peut répudier ce qui lui paraît une limitation ou un accident. D'une certaine manière, il est à la fois le juste et le criminel. Il est les deux puisqu'il englobe le Tout ; néanmoins comme la partie ne saurait être le Tout, le criminel n'est pas le Vivant. Dans la terminologie du "Je Suis", cela a déjà été exprimé par la sentence : « Je suis la rose, mais la rose n'est pas moi ». Le discernement du gnostique, pour mériter son nom, doit intégrer cette notion. Néanmoins elle est rigoureusement impossible aussi longtemps que dure l'identification à la personne.

Le "trésor caché" veut se reconnaître, autrement dit, il cherche à se percevoir non pas dans la personne qui l'occulte mais dans tel corps dégagé de l'emprise du mental où il se révèle dans la perfection de sa plénitude.

La personne est inapte à la perception du Réel pour la raison bien simple qu'elle fait échec à cette perception. Vivant dans l'illusion de croire qu'elle est une personne, elle se croit une entité séparée. « La preuve, dira-t-elle je me vois dans le miroir, je me reconnais. » Elle peut donner un âge à cette image, un nom. L'image change avec l'âge. Mais la succession des images donne, comme dans le film, l'illusion de la continuité. Néanmoins, avec le temps, les images sont de moins en moins satisfaisantes. Malgré tous les soins qu'apporte la personne à garder et à donner une belle image d'elle-même, celle-ci se détériore et un beau jour, elle se décompose. Sans attendre cette issue, je peux transcender ma condition mortelle ici-maintenant en laissant aller à la dérive passé et devenir ; alors je découvre mon visage originel grâce à ce corps que l'imaginaire consent à lâcher, ce corps devenu disponible pour refléter le "trésor caché". En apparence, rien n'a changé. La gestion du quotidien est assurée. En réalité, tout a changé. Je ne suis plus cette personne, je ne l'ai jamais été. Je ne suis pas ce mental, je ne suis pas ce corps. JE SUIS, singulier, unique. Je me reconnais et me vis grâce à ce corps qui, dégagé du mental, est mon miroir : « *quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière* ». Ce corps devenu mon disciple accomplit désormais sa tâche qui est de permettre au "trésor caché" de se révéler. Les déconvenues de l'histoire sont abolies : le monde n'est pas digne de celui qui « *a trouvé le corps* ». Rencontrant ce corps, je me suis reconnu vivant, le Vivant, libre, affranchi de la peur et de la mort ; le rêve a cédé le pas à la Réalité.

Émile

*



Le nœud sans fin symbolise l'interdépendance des phénomènes

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 70

Jésus a dit :

*Quand vous engendrez cela en vous,
ceci qui est vôtre vous sauvera ;
si vous n'avez pas cela en vous,
ceci qui n'est pas vôtre en vous vous tuera.*

L'existence humaine est une histoire aussi brève que définitive. L'existence humaine est un éternel recommencement. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. La Vie, elle, est sans histoire. Sans fin et sans commencement, la Vie est éternelle. Ma nostalgie est celle de l'origine.

“*Que celui qui cherche ne cesse de chercher*”, nous dit Jésus dès le début de l'*Évangile selon Thomas*. De toutes façons, je suis poussé, condamné à chercher. Je n'ai pas le choix. Je cherche, mais quoi ? Qu'importe ? Je suis obsédé, hanté même. Par une question philosophique insoluble, par le sens de la vie, par un poème, par un koan, par les logia de Jésus... Qu'importe ? Je cherche de toutes mes forces, Je ne sais pas quoi, mais je cherche. Je suis totalement concentré sur une énigme sans même m'en rendre compte. Plus rien ne compte. Le monde n'a plus d'importance. Le monde est sans intérêt. Seule compte l'intensité de ma quête, de la quête, de toute quête... Qui suis-je ?

Et puis brusquement un beau soir, calme plat. Je lâche prise. Je cesse de chercher. J'ai pleine confiance. Je sens que quelque chose va se passer. Je sens que je vais accoucher cette nuit. Et puis brusquement, le lendemain matin au réveil, sans crier gare, un éclair éblouissant me foudroie ! Comme mille millions de soleils se levant à l'horizon de l'âme ! Je baigne dans une lumière indescriptible ! Le Soi me prend et d'un coup je sais que Je suis Cela, je sais que Je suis Jésus ! Une joie immense me soulève ! Je sens déferler en moi une immense vague d'amour balayant tout sur son passage. Comme mille millions d'orgasmes...

J'ai engendré *Cela* en moi...

Mais presque aussitôt le petit moi réagit. Non ce n'est pas possible ! C'est trop fort ! Moi je suis moi ! C'est toi qui es Jésus ! Repars d'où tu viens ! Que chacun reste à sa place, c'est mieux ainsi... Ainsi parle le petit moi, qui n'accepte pas de s'effacer. Le petit moi se croit encore roi. Même privé de royaume, il refuse d'abdiquer. Le petit moi a peur. Si je le laisse faire, *ceci qui n'est pas vôtre en vous vous tuera*.

Qui croire ? ce petit moi qui se prend pour un grand personnage, ou ce Soi qui me foudroie. Heureusement quoi qu'il en soit, je sais désormais que *ceci qui est vôtre vous sauvera*.

Cela me sauvera de moi, malgré moi s'il le faut. Je me suis identifié à mon mental par habitude, par confort mais ce mental n'est pas Moi. Il ne peut être Moi. Il n'est pas mien. Il n'y a pas d'autre alternative. Soit

il me tue, soit je le tue. Je n'ai pas le choix. Mais je dois savoir *si ma main serait sûre...*

J'ai engendré *Cela* en moi... Sans le savoir. Sans le vouloir... Mais au fait qui cherchait qui ? Je croyais Le chercher, mais en fait je crois bien que c'est Lui qui me cherchait depuis toujours... Je ne Le connaissais pas mais Lui me connaissait. Depuis l'origine...

Sans fin et sans commencement, la Vie est éternelle. Il ne s'est donc jamais rien passé. Depuis l'origine, aucune chose ne naît. Dès l'origine, aucune chose n'est.

Je le sais fort bien. Je suis moi-même l'origine de moi-même et mon origine est sans origine.

Ma nostalgie n'est plus ce qu'elle était...

Ma nostalgie n'est plus...

Yves

*

On va droit à l'essentiel, c'est-à-dire la vie ou la mort.

Il n'est pas question de se réfugier auprès d'un PATER divin ou d'un guide spirituel, C'est à moi de faire le travail et sans tergiverser. Et personne ne peut le faire à ma place.

D'abord se débarrasser de ce qui n'est pas nôtre. Bien sûr, on connaît l'ennemi : l'ego, l'intellect. Et aussi prendre en charge le travail des autres.

Pour faire place nette, il faut être nu au-dedans de soi. Quand le champ est libre, le vide intérieur va attirer le soleil, la lumière, la divinisation.

Peut-être une ruse pour « engendrer » ce qu'on ne sait comment engendrer ?

Marie-France

*

Le logion 70 est parallèle au logion 41. Ils expriment quelque chose qui semble inéluctable, mécanique, impitoyable. Ils invitent à ne pas semer dans le désert, à ne pas donner de perles aux pourceaux, à la prudence et à la réserve, à l'abandon de tout espoir inutile et déplacé. Les mots peuvent tuer, la vérité peut brûler. L'homme est au centre de la manifestation, son potentiel est immense et incroyable, mais sa faculté singulière qui est de concevoir par l'outil du langage est à double tranchant ; il est l'outil créateur que nous sommes invités à maîtriser, car sans maîtrise il s'emballe et se perd dans l'ivresse mauvaise du toujours plus, dans l'expansion sans limites, dans l'illusion de pouvoir et de l'autorité usurpée. C'est le piège à déjouer.

Un disciple demande à un Maître de lui parler de Dieu et le Maître répond : « Pourquoi es-tu sorti ? » Le Royaume est en nous mais nous en sommes sortis ; Que faire ? Rentrer en nous-même, retourner chez soi. Nous avons connu le divin, enfance de l'art, enfance tout court d'avant l'apprentissage, puis nous avons mangé de l'arbre de la connaissance (ou du savoir) sans résistance possible : nous avons appris, conçu, imaginé en surimposition sur la réalité originelle que nous sommes de manière inaltérable. Si nous avons les dispositions requises, nous avons la possibilité de retrouver notre nature originelle, pure présence, en rejetant notre vin. À côté de l'immense majorité qui ne se sent pas concernée, se trouvent un certain nombre qui confondent libération véritable et affirmation personnelle, domination et manipulation. Celui qui « a cela en lui » se reconnaît en désirant tuer un grand personnage en lui. Ceux qui n'ont pas cela en eux demeurent des personnages chez qui l'identification n'est pas suffisamment mise à mal pour être remise en question en actes intérieurs. Le désir est indispensable, la peur est l'obstacle. C'est la guerre entre les deux. Nisargadatta affirme avoir été libéré du désir et de la peur. Quand la guerre est finie il n'y a ni gagnant ni perdant, la Vie englobe tout, le Vivant issu du Vivant ne voit ni peur ni mort (Log 111).

Christian, 1/10/2019

*

Sur la colline et à la tombée du jour, je vois cette ligne d'horizon, rectiligne, parfaite, qui définit un espace sans fin ; puis ces premières étoiles qui commencent à apparaître, venant de plusieurs années-lumière et apportant toute leur Magie.

Alors, je m'abandonne à l'intérieur d'un « Moi-même » de plus en plus petit, et cela au fur et à mesure que s'agrandit une « Infinitude » sans limites. Et là commence ce « Sentiment Océanique » (selon Romain Rolland) où je ne suis plus qu'un avec l'Univers entier, avec cette incroyable sensation d'éternité, là où l'Espace et le Temps sont confondus.

Y a-t-il une vraie dualité entre ceci qui est Mien, et d'autre part la « Manifestation », régnant en maître, avec ses contraintes, avec les actions à faire ou à ne pas faire, avec les jugements de valeur, obligés ou normatifs, avec ce « bien » et ce « mal » trop présents, et qui tuent l'Entrée dans le « Royaume ».

À moins que ce Monde, qui n'est pas moi, ne soit, en quelque sorte, irréel.

Jean-Paul

*

Ce qu'on n'arrive pas à obtenir du chat, du chien ou du singe, à moi on a réussi à me l'inculquer, on est parvenu à me circonscrire à l'image du miroir. Au début, je voulais saisir cette forme curieuse qui se mouvait en me faisant face. On a triomphé le jour où j'ai enfin compris que ce qui bougeait là-bas correspondait à ce qui bougeait ici. Je n'étais donc pas un demeuré. Un monde à explorer s'ouvrait et une personne se constituait en vue de conquérir les images qui foisonnaient de toute part. Il y avait tout d'abord l'image qu'elle se faisait d'elle-même en référence à d'autres images qu'elle découvrait : famille, monde ambiant, image du bien, du mal et de ceux qui l'incarnaient : le pompier et le pyromane, le héros et le criminel, Dieu et Satan. Bref, de quoi remplir toute une vie à ras bord.

Ce que la personne gagnait sur le plan de la culture, de l'autonomie individuelle, était perdu pour l'espèce. Incapable désormais de vivre en autarcie -les opérations survies deviennent des exploits à sensation -, elle se devait d'être compétitive à une échelle toujours plus grande. Ce n'est plus le village qui est le théâtre de l'affrontement, ni la ville ni même la nation, c'est l'Europe en attendant le monde. Il n'empêche que ce monde de communication et d'échanges toujours plus faciles se fragilise de plus en plus. On peut imaginer ce qu'il deviendrait dans le cas d'une panne de courant prolongée ou lors d'une guerre nucléaire. Ce comportement paranoïaque expose l'homme à une déchéance et menace les règnes dits inférieurs pourtant plus équilibrés que le règne humain.

Une telle profusion d'images et les réflexions qu'elles provoquent ne parvenaient pas à ensevelir quelque chose de merveilleux qui échappait à toutes les images, quelque chose comme un état indicible qui était là depuis toujours, qui se rappelait à moi parfois soudainement, surgissant de l'intérieur, embrassant tout le champ de la conscience, parfois comme une nostalgie impossible à guérir, un paradis enseveli qu'évoquait tel parfum de fleur de pommier, telle saveur de fraises des bois.

Les grandes personnes - qui peu à peu sont devenues petites, petites... - avaient d'autres centres d'intérêts que les miens ; me confier à elles eût été folie et impudeur. Cependant, tandis que l'exigence intérieure était là à fleur de conscience, douce, tenace, immuable, je participais à leur vie, et, comme il fallait être compétitif – ah ce mot que de fois l'ai-je entendu ! – je me mesurais aux autres, non sans succès du reste, dans certains domaines du moins. Petit à petit l'exigence intérieure s'était fait des alliés. Je bénissais les loisirs qui me permettaient de chercher des connivences, de partager mon secret. Ainsi je prenais contact avec un sage : il avait connu ce que je vivais. Je rencontrais des textes, ils rendaient compte de la même lumière, du même feu. Mû de l'intérieur, aiguillonné de l'extérieur, je flambais tout en découvrant la joie de le dire : lumière, parole et conscience se révélaient être conjointes.

Et maintenant, tandis que c'est là à demeure, le quotidien continue d'être géré, aussi bien, peut-être mieux qu'avant. Mais qu'importe : autrefois n'éveille plus d'écho pas plus que demain. Tous les obstacles à l'immuable sont levés. Devant l'incomparable tant attendu le comparable a lâché prise.

Émile



Krishna et Arjuna, Art kalamkari, Inde

Ayant engendré en lui l'Âtman immuable (Cela) qui tient ferme les rênes du mental, le jīvâtman (l'âme manifestée dans la chair) se laisse guider en pleine conscience car il sait que ceci qui est vôtre le sauvera : « *Qui vit constamment en Moi, Me voyant en toute chose et toute chose en Moi, celui-là n'est jamais séparé de Moi, pas plus que Je ne suis séparé de lui* » (Bhagavad Gîtâ VI, 30).

*

RECHERCHES

PAUL ET LE GNOSTICISME (suite)

*l'homme qui croit à une apparition
reste dans l'incertitude ¹*



Conversion de saint Paul, 1629, Museu Frederic Marès, Barcelone

¹Homélies clémentines XVII, XIV, Lagrasse, Verdier, 1991, p. 326.

Si l'Église avait voulu, comme le soutient H. Scheemelcher, exclure les lettres de Paul du Canon, il était trop tard. Paul était tenu en haute estime. Il était déjà l'apôtre en chef et comme Pierre, le martyr de Rome. Irénée, convaincu que Valentin enseignait un point de vue erroné et déformé de Paul entreprit une contre-offensive envers les valentiniens. Il soutint que les hérétiques avaient déformé l'enseignement de Paul et qu'en réalité ils étaient des menteurs alors que l'Apôtre était un prédicateur de vérité : « Ceux qui prétendent que Paul est le seul à avoir connu la vérité, car c'est à lui que par une révélation le mystère a été manifesté, Paul en personne les convainc d'erreur quand il dit qu'un seul et même Dieu a agi pour faire de Pierre l'apôtre des circoncis et de lui-même l'apôtre des gentils². »

En s'appuyant sur des documents déjà disponibles pour lui, ignorés des gnostiques, Irénée ouvrit son traité en citant les *Lettres Pastorales* - dont nous savons aujourd'hui qu'elles ne sont pas de Paul - pour montrer que « l'Apôtre » était l'adversaire déterminé de l'hérésie gnostique : « Par conséquent, son témoignage est vrai, l'enseignement des apôtres est manifeste, solide, il vient d'hommes qui n'ont rien caché, qui n'ont pas délivré une partie de leur enseignement en secret et une autre en public³. » Il se servit des *Actes des Apôtres* pour prouver que Paul œuvrait en parfait accord avec les autres apôtres : « Ils écoutaient Barnabé et Paul raconter tous les signes et les prodiges que Dieu avait faits par eux parmi les nations⁴. » Il affirma que Luc, le « fidèle compagnon » de Paul, attestait que ce dernier ne différait en rien des autres apôtres. Il cita les *Pastorales* avec *I Corinthiens* pour démontrer que Paul enseignait la résurrection corporelle : « S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ n'a pas été relevé non plus. Et si le Christ n'a pas été relevé, vaine est notre prédication, vaine est notre foi⁵. » Il affirma avec Tertullien que le « même » Paul qui avait écrit l'*Épître aux Romains* et les *Épîtres aux Corinthiens* condamnait les hérétiques dans ses *Lettres à Timothée* et à *Tite* : « Quant au sectaire, après un premier et deuxième avertissement, refuse-le⁶. » Irénée, comme Origène après lui, avançait l'exégèse de la théologie de Paul qui mettait clairement l'accent sur la liberté de la volonté.

L'analyse de l'exégèse gnostique pouvait voir sa cause favorisée par les lacunes de l'enseignement de Paul sur la grâce et sur l'élection. Cette doctrine a apparemment servi les gnostiques dans leur présentation des « natures pneumatiques ». À partir d'éléments que les valentiniens ignoraient, Irénée et ses partisans construisirent un « Paul anti gnostique », en réinterprétant ses lettres dans un sens « orthodoxe ». Sur le tard, au II^e siècle, ce Paul devint le champion de l'Église : « C'est ainsi que manœuvrèrent les menteurs, les séducteurs dépravés, les hypocrites, et ainsi précisément

² *Contre les hérésies* III, XIII in *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 1041.

³ *Contre les hérésies* III, XV id. p. 1047.

⁴ Ac XV, 12.

⁵ I Co XV, 13-14.

⁶ Tt III, 10.

que se comportent les disciples de Valentin. Ils adressent des discours à la foule et visent ceux qui appartiennent à l'Église, qu'ils appellent gens du commun et gens de l'Église. Par ces discours, ils trompent les simples et les séduisent en singeant notre parole pour qu'on vienne les écouter plus souvent⁷. »

Quelle réponse pareille analyse peut-elle donner - s'il y en a une - à la question de la relation propre de Paul envers les gnostiques ? Beaucoup de discussions, comme Pearson le note, ont mis l'accent sur ce qu'on a prétendu être une terminologie gnostique dans les lettres de Paul. Comment pouvons-nous nous prononcer à ce sujet ?

R. Reitzenstein, observant les parallèles existant entre la terminologie des lettres de Paul et celle des gnostiques du II^e siècle, en avait conclu que Paul était un gnostique. Mais pour d'autres érudits, comme U. Wilckens et W. Semmitmars, ces parallèles n'ont de sens que parce que Paul a intégré le vocabulaire de ses adversaires gnostiques pour mieux les réfuter.

Si ces deux théories, en fin de compte, se fondent sur les mêmes bases méthodologiques, toutes les deux essaient de décrypter l'héritage de Paul essentiellement en fonction de témoignages gnostiques du II^e siècle.

H. Koester signale qu'une telle investigation réclame certains critères, qui, au regard des travaux des hérésiologues du II^e siècle, ne pouvaient absolument pas concerner les premières générations de chrétiens dès lors qu'il s'agissait de distinguer entre une vraie et une fausse foi : « La question n'est-elle pas de savoir si nous devrions caractériser les opposants de Paul comme des gnostiques hérétiques ?... Poser la question en ces termes, c'est commettre l'erreur de mettre sur le même plan des questions théologiques de l'ère de Paul avec des clichés des controverses des II^e et III^e siècles. Des documents écrits datant du II^e siècle peuvent représenter la tradition connue de l'apôtre lui-même quelque 60 ou 80 ans plus tôt, sans que cela suffise pour déterminer s'il l'approuvait ou s'il la condamnait. Mais ce n'est qu'un argument par défaut, ou, en tout cas, provenant de sources tardives. »

Ce qui est certain, si l'on s'en tient au débat herméneutique du II^e siècle, c'est qu'il existait des positions opposées et tranchées. Les gnostiques valentiniens ou marcioniques soutenaient que Paul était un

⁷ *Contre les hérésies* III, in *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 1047.

gnostique. Les hérésiologues, au contraire, cherchaient à démontrer que si Paul semblait adopter un langage gnostique, il n'agissait ainsi que pour contrecarrer ceux que lui-même appelait « les faussement nommés gnostiques. »

Néanmoins pour H. Conzelmann, l'on n'avait nul besoin de cette dernière hypothèse pour expliquer le texte si nous considérons que le langage théologique initial de Paul fut approprié et développé par les valentiniens et les autres gnostiques en un vocabulaire théologique technique. Wilckens, Pearson et les autres sont d'accord pour dire que Paul semble avoir adapté son langage théologique à partir des traditions juives et autres religions accessibles à lui au 1^{er} siècle.

Il est certain qu'après la mort de Paul en 60, de nombreuses traditions concernant l'Apôtre, comme celles concernant Jésus, se développèrent dans les directions les plus différentes. L'auteur des *Actes* en 80-90 décrit Paul comme un « apôtre » et un prédicateur, engagé dans la controverse mais acceptant un compromis pour travailler avec les chrétiens de Jérusalem dans une fraternelle entente, - pas si fraternelle cependant que cela puisque Paul n'hésite pas à qualifier Pierre d'hypocrite⁸ ! Les *Lettres Pastorales*, dont on sait aujourd'hui qu'elles ont été rédigées vers 100-110, mettent l'accent sur le rôle de Paul comme organisateur des assemblées ecclésiastiques, comme garant de la discipline ecclésiastique et comme ferme pourfendeur de toutes les hérésies. D'un autre côté les *Épîtres aux Éphésiens, Colossiens et Hébreux* en 70-95 ignorent pratiquement son activité d'organisateur pour élaborer et prolonger les conceptions théologiques exprimées dans ses lettres.

Ces matériaux variés deutéro-pauliniens, les *Lettres Pastorales* d'une part, les *Épîtres aux Éphésiens, Colossiens et Hébreux* d'autre part, bien que divergents dans leurs conceptions théologiques et ecclésiastiques, furent acceptées plus tard dans le Canon de l'Église. Néanmoins des tensions dans l'interprétation paulinienne furent sources de conflits ouverts.

Si Marcion, qui voyait en Paul le seul vrai apôtre, cherchait à exclure des textes les éléments qu'il jugeait inauthentiques, Valentin acceptait ces mêmes textes tout en leur donnant une interprétation ésotérique.

⁸ Ga II, 11.

Alors qu'ils ignoraient *Les Pastorales*, les disciples de Valentin vénéraient les *Épîtres aux Éphésiens, Colossiens et Hébreux* en tant que sources de la tradition paulinienne, les dernières *Épîtres* leur servant à interpréter les premières. À partir de l'*Épître aux Éphésiens*, Ptolémée et ses disciples, par exemple, virent dans l'enseignement de Paul sur la sexualité et le mariage une analogie symbolique des ineffables mariages des syzygies ainsi que de l'union du Christ pneumatique avec Sophia, sa fiancée : « C'est pourquoi l'homme quittera père et mère et s'attachera à sa femme, et les deux seront une seule chair. Ce mystère est grand, je parle du Christ et de l'église⁹... » Avec il est vrai une bonne dose d'imagination : « Eux se proclament les parfaits et la semence d'élection. Nous autres, d'après eux, n'avons que l'usage de la grâce et c'est pourquoi nous la perdons. Eux, au contraire, prétendent avoir d'en haut la grâce en propriété, par la suite d'une union ineffable. Et c'est pourquoi *il leur sera encore donné* (Lc XIX, 26). C'est pourquoi ils doivent sans cesse s'appliquer au mystère de l'union sexuelle... Nous donc, les psychiques, avons besoin de la continence et des bonnes œuvres pour arriver au lieu intermédiaire ; eux, les parfaits n'en n'ont pas besoin. Car ce ne sont pas les œuvres qui introduisent dans le Plérôme, mais bien la semence envoyée de là-haut à l'état de principe pour se consommer ici-bas... Quand toute la semence aura été consommée, Achamoth, leur mère quittera le lieu intermédiaire pour pénétrer dans le Plérôme et y accueillir son époux, le Sauveur, qui est né du Tout ; puis le Sauveur s'unira à Sophia-Achamoth. C'est là *l'époux et l'épouse* (Mt IX, 15)¹⁰. »

Les valentiniens reprennent l'image du « Corps du Christ » dans le sens des *Épîtres* de Paul : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en victime vivante, sainte, agréable à Dieu... ; ...de même nous sommes plusieurs en un seul corps, dans le Christ... » ; « Or vous êtes chacun membres du Christ, vous êtes son corps¹¹. » Chacun reçoit ce qui lui revient et chacun profite sur un pied d'égalité de ce qui revient à son frère, en sorte que nul n'est lésé : « Et chacun, du reste, reçoit de sa propre racine, et produit le fruit qui lui ressemble. Puisque les racines sont reliées les unes aux autres, leurs fruits ne peuvent être distingués. Ce qui appartient à chacun de ceux qui sont élus, ils en ont la possession commune. Faisons-en sorte de devenir semblables aux racines en étant égaux¹². » La même image se retrouve dans l'*Évangile de la Vérité*, parfois attribué à Valentin lui-même : « Le Père, qui est parfait, lui le créateur du Tout, c'est en lui qu'est le Tout...

⁹ Ép V, 31-32.

¹⁰ Irénée, *Contre les hérésies*, VII cité par H. Leisegang, *La Gnose*, Payot, 1971, p. 226.

¹¹ Rm XII, 1 ; 5 ; I Co XII, 27.

¹² *Interprétation de la gnose* 18, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p.1497-1498.

Quelle jalousie peut exister entre lui et ses membres¹³ ? »

D'autres valentiniens appliquèrent le langage de *l'Épître aux Colossiens* qui décrit l'ascension avec le Christ à celui de l'enseignement baptismal de *l'Épître aux Romains* : « Dieu a voulu faire connaître quelle est la glorieuse richesse de ce mystère, parmi les nations, c'est-à-dire, le Christ en vous¹⁴... » ; « Nous savons en effet que le vieil homme en nous a été crucifié avec lui afin que soit aboli le corps du péché pour que nous ne soyons plus asservis au péché¹⁵... » Il en va ainsi dans *l'Évangile de la Vérité* : « Telle est la Bonne Nouvelle annonçant celui que l'on cherchait, qui se révéla aux parfaits de par l'immense compassion du Père : le mystère caché, Jésus le Christ. Par son entremise, il illumina ceux qui étaient dans l'obscurité par l'entremise de l'oubli. Il les illumina ; il indiqua un chemin. Et ce chemin est la Vérité qu'il leur a enseignée... Aussi, l'Erreur s'est-elle déchaînée contre lui, l'a pourchassé. Elle fut broyée en lui, elle fut invalidée. On le cloua au bois, il devint fruit de la connaissance du Père¹⁶. »

Faut-il parler de « terminologie gnostique » dans les lettres de Paul ou de « terminologie paulinienne et deutero-paulinienne » dans les écrits du gnosticisme ? Le débat est loin d'être tranché. Ce qui est certain c'est que les écoles gnostiques les plus éminentes, celles de Valentin et de Marcion, manifestaient un grand respect envers Paul en qui ils voyaient leur maître et dont les lettres constituaient la source principale de leur propre théologie.

Tertullien note que Valentin, à la différence de Marcion, avait développé sa théologie indépendamment de la communauté ecclésiastique au moyen de « différentes corrections et de différents développements » de textes scripturaires. Ses disciples, convaincus que sa méthode herméneutique dérivait directement de la sagesse traditionnelle de Paul, insistèrent sur le fait que, loin de contredire la tradition de l'Église, pareille exégèse au contraire la complétait et l'achevait.

En étudiant l'exégèse gnostique, un spécialiste du Nouveau Testament peut constater combien la tradition de l'Église a orienté depuis Irénée le cours de l'interprétation paulinienne. Aujourd'hui c'est encore « Paul l'anti-gnostique » qui prédomine dans le débat contemporain.

¹³ *Évangile de la Vérité* 18, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p.58.

¹⁴ Col I, 27.

¹⁵ Rm VI, 6.

¹⁶ *Évangile de la Vérité* 18, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p.57-58.

Tenter de trancher entre une exégèse gnostique et une autre orthodoxe, c'est prendre le risque de se lancer dans une fausse alternative. Chacune de ces images de Paul, qui s'opposent à celles du système herméneutique qu'elles impliquent, fausse la lecture du texte.

Lire Paul d'une façon ou de l'autre, comme gnostique ou comme anti-gnostique, c'est le lire de façon peu historique en essayant d'interpréter la théologie de l'apôtre en termes de catégories formulées lors d'un débat du II^e siècle. C'est oublier la mise en garde de Simone Weil dans sa *Lettre à un religieux* : « Il y a une quasi-certitude... C'est qu'on a voulu nous cacher quelque chose ; et on y a réussi. Ce n'est pas par hasard qu'il y a tant de textes détruits, tant de ténèbres sur une partie si essentielle de l'histoire. Les historiens nous sont parvenus avec de grands trous. Il ne reste rien des gnostiques, et peu de choses des écrits chrétiens des premiers siècles ».

Quiconque tient compte de cette évidence peut trouver dans l'exégèse paulinienne une ouverture aussi passionnante que renouvelée du débat sur les origines obscures du christianisme. À l'issue de notre étude, que conclure sinon que le personnage de Paul est bien plus complexe que tout ce que l'on pouvait imaginer ? A-t-il par sa conversion sur le chemin de Damas, qu'elle soit brutale ou non, transmué en amour la haine qu'il portait au Christ et aux chrétiens ? Ou a-t-il transposé cette haine envers ceux qui refusaient de croire en son Évangile, celui de la Résurrection ?

Nous émettrons une autre hypothèse. Si les écrits de Paul, - du moins ceux rédigés de son vivant - bien que fondés sur le dogme de la Résurrection, font autant référence à une terminologie gnostique c'est que, la gnose étant antérieure au christianisme, Paul a dû forcément être imprégné de vocabulaire gnostique ambiant lorsqu'il a proclamé son propre évangile. La psychanalyse des profondeurs comme les découvertes archéologiques nous confirment en effet l'antériorité de la Gnose. Jung a l'intuition que loin d'être une hérésie chrétienne comme l'ont longtemps prétendu historiens et théologiens, la Gnose universelle est la matrice dont s'est ultérieurement détaché le christianisme : « Le christianisme est issu de la gnose. Mais il est inconvenant de l'admettre et c'est pourquoi les premiers Pères de l'Église préférèrent, en raison d'intérêts politiques, affirmer que le christianisme était tombé tout prêt du ciel et que rien de ce type n'avait jamais existé avant lui¹⁷ » ; « Le christianisme est en réalité issu de l'esprit du gnosticisme, mais il entra

¹⁷ C.G. Jung, *Modern Psychology. Notes of Lectures...*, Zürich, 1933-1935, vol. V, Alchemy vol 1, p. 53-54.

en conflit avec lui car les gnostiques menaçaient de dissoudre le christianisme avec leurs spéculations philosophiques¹⁸. » Intuition confirmée depuis la découverte des manuscrits de Nag Hammadi et admise par les historiens des religions les plus sérieux : « Qu'en son essence et sa provenance la gnose ne *soit pas* chrétienne deviendra de plus en plus clair, même si le fait qu'elle soit aussi *préchrétienne* doit encore être reconnu¹⁹. »

Paul impose les mythes et les dogmes fondateurs de la nouvelle religion : sacrifice expiatoire d'un être divin, résurrection de la chair, communion mystique avec la divinité²⁰. Par l'importance de sa mission et la puissance de sa personnalité, Paul, qui s'auto-proclame apôtre²¹, occulte tous les autres, bien que ceux-ci lui déniaient cette qualité. C'est lui qui, contre Jacques et Pierre, organise la scission de la communauté originelle d'avec le judaïsme²².

En rompant avec le judaïsme, Paul est le véritable inventeur et le premier théologien du christianisme, cette nouvelle religion qui sans lui n'aurait jamais pris l'essor qu'elle a connu et qui n'aurait peut-être même jamais existé. Le génie de Paul c'est d'avoir compris qu'une religion si elle veut s'imposer doit reposer sur un mythe fondateur immédiatement accessible au commun des mortels. Alors que Jésus n'a pas évoqué la résurrection au sens de réanimation d'un cadavre et que les judéo-chrétiens n'y accordaient pas d'importance particulière, Paul a transformé la Résurrection intérieure, au sens d'Éveil, en une véritable cosmogonie divine. La mort de Jésus sur la croix symbolise les épreuves de l'initié et la crucifixion de l'ego. La mise au tombeau et la descente de Jésus dans les mondes souterrains évoquent la descente aux enfers des initiations antiques. La remontée de Jésus dans la lumière pascalienne illustre l'Éveil de l'âme au Soleil du Soi : « En montant là-haut, il emprisonne la captivité, il distribue des dons à l'humanité. S'il est monté, n'est-ce pas parce qu'il est descendu dans les parties inférieures de la terre²³ ? »

Le beau mythe de la Résurrection - outre qu'il n'est pas spécifique au christianisme - peut donc être interprété aussi bien sur un plan physique qui sera celui des hérésiologues que sur un plan métaphysique qui sera celui des gnostiques. Ce qui explique pourquoi des écoles aussi

¹⁸ id. vol. VI, *Alchemy* vol 2, p. 162. cité par F. Bonardel, *Jung et la Gnose*, Paris, PGDR, 2017, p. 73-74.

¹⁹ G. Quispel, *Gnosis als Weltreligion*, p. 5.

²⁰ H. Maccoby, *Paul...*, op. cit., p. 31.

²¹ 1 Co I,1 ; 2 Co I,1.

²² G. Messadié, *L'Incendiaire, Vie de Saül, apôtre*, R. Laffont, 1991, p. 379.

²³ *Éphésiens* IV, 9.

opposées les unes aux autres se sont revendiquées de Paul comme leur maître fondateur.

Quoi qu'il en soit, la religion officielle s'est progressivement édifiée avec le temps comme une construction exotérique artificielle visant à remplacer la quête de connaissance intérieure par des croyances aveugles. Il revient à Émile Gillibert d'avoir démontré, sur le plan de la métaphysique pure, l'opposition irréductible qui existe entre la gnose non duelle et le christianisme : « *...la gnose est bien autre chose qu'un surgeon hérétique du christianisme. Elle est l'arbre indépendant dont finalement le christianisme est le surgeon*²⁴. »

Le péché originel du christianisme est d'avoir transformé en dogme ce qui n'était rien d'autre qu'un mythe : « La croyance au dogme est un pis-aller... inévitable qui, tôt ou tard, devra être remplacé par une compréhension, ou une connaissance, adéquate, si nous voulons que notre culture subsiste²⁵. ».

Jésus n'avait-il pas prévenu ?

*Les pharisiens et les scribes
ont pris les clefs de la gnose
et ils les ont cachées.
Ils ne sont pas entrés,
et ceux qui voulaient entrer,
ils ne les ont pas laissés faire*²⁶.

*Pauvres d'eux, les pharisiens !
Ils ressemblent à un chien
couché dans la mangeoire des bœufs :
il ne mange
ni ne laisse les bœufs manger*²⁷.

François / Yves

*

²⁴ Émile Gillibert, *Évangile selon Thomas, Introduction*, Marsanne, Metanoia, 1979, p. 14.

²⁵ C. G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, p. 708.

²⁶ Th 39.

²⁷ Th 102.



Saint Paul, Museu Frederic Marès, Barcelone

Bibliographie

- Évangile selon Thomas*, Présentation, Traduction et commentaires de Émile Gillibert, Pierre Bourgeois, Yves Haas, Marsanne, Metanoia, 1979.
- La Bible, Nouveau Testament*, traduction par Jean Grosjean et Michel Léturmy, La Pléiade / Gallimard, 1971.
- Premiers écrits chrétiens*, sous la direction de Bernard Pouderon, Jean-Marie Salamito et Vincent Zarini, La Pléiade/Gallimard, 2016.
- Écrits gnostiques, La bibliothèque de Nag Hammadi*, sous la direction de Jean-Pierre Mahé et Paul-Hubert Poirier, La Pléiade/Gallimard.
- Textes gnostiques de Shenését*, traduction André Wautier, Montréal, Éditions Ganesha I, 1988 ; II, 1989, III, 1989 ; IV, 1990.
- Les homélies clémentines*, trad. A Siouville, Lagrasse, Verdier, 1991.
- Elaine Pagels, *The gnostic Paul, Gnostic exegesis of the pauline letters*, Trinity Press International, U.S.A. 1975, 1992.
- Elaine Pagels, *Les évangiles secrets*, Gallimard, 1982.
- John Dominic Crossan, *The historical Jesus*, HarperSanFrancisco, 1992.
- Émile Gillibert, *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile*, Metanoïa, 1974.
- Gerald Messadié, *L'incendiaire, Vie de Saül, apôtre*, Robert Laffont, 1991.
- Jacques Lacarrière, *Les gnostiques*, Albin Michel, 2004.
- Timothy Freke & Peter Gandy, *The Jesus Mysteries*, Thorsons, G. B., 2000.
- H. von Campenhausen, *Les Pères grecs*, Éditions de l'Orante, 1963.
- H. Leisegang, *La Gnose*, Payot, 1971.
- Hugh Schonfield, *Jésus, Messie ou Dieu ?* Pygmalion, 1991.
- Françoise Bonardel, *Jung et la Gnose*, Paris, PGDR, 2017.

*

JUNG ET LE GNOTICISME

(suite)



*Nunquam unum facies
nisi prius ex te ipso fiat unum*

*Tu ne feras jamais l'Un
si l'Un ne se fait d'abord en toi*

Gerard Dorn
*Philosophia meditativa*²⁸

Il semble que vers la fin de sa vie, Jung ait admis l'identité Atman-Brahman, donc du Soi et de Dieu. Cependant sa méfiance à l'égard des modes de délivrance orientaux qui visent à annuler la tension entre opposés tels que masculin/féminin trouve sa source dans ses réflexions sur la gnose dualiste, supposée l'avoir maintenue²⁹. Or c'est tout le contraire que nous trouvons aujourd'hui dans l'*Évangile de Thomas*, dont Jung - à sa décharge - n'a pas eu connaissance. Jung ne semble pas comprendre que la levée des voiles suppose la disparition du moi, et que l'Éveil du gnostique n'est pas identification au Soi mais révélation de sa véritable Identité. Ce n'est qu'en sacrifiant la personne qui se prend abusivement pour moi qu'il est possible d'accéder au Royaume intérieur, autre image du Soi :

***Le royaume du Père est comparable à un homme
qui voulait tuer un grand personnage.
Il dégaina l'épée dans sa maison
et transperça le mur
afin de savoir si sa main serait sûre.
Alors il tua le grand personnage***³⁰.

Si l'analyse jungienne consiste en définitive à découvrir la part obscure du moi, le gnostique a déjà dépassé ce stade. La question de l'intégration de l'ombre, qui pour Jung est la condition de la réalisation de la plénitude psychique n'a aucun sens pour le gnostique puisqu'une telle intégration est le préalable de sa descente aux enfers, dont l'aboutissement est sa remontée à la lumière. Qui n'a pas intégré sa part

²⁸ Cité par Jung in *Psychologie et Alchimie*, 1952.

²⁹ F. Bonardel, id. p. 219 ; 314 ; 406.

³⁰ Th 98.

d'ombre, qui n'est pas pleinement équilibré sur le plan psychique ne peut accéder à la lumière. Telle est la différence qui sépare la descente aux Enfers au sens initiatique du terme de la plongée au fin fond de l'ego maladif : « La vérité est que cette prétendue “descente aux Enfers”, qui n'est suivie d'aucune “remontée”, est tout simplement une “chute dans le borborygme”, suivant le symbolisme usité dans certains Mystères antiques ... Dans la “descente aux Enfers”, l'être épuise définitivement certaines possibilités inférieures pour pouvoir s'élever ensuite aux états supérieurs ; dans la “chute dans le borborygme”, les possibilités inférieures s'emparent au contraire de lui, le dominant et finissent par le submerger entièrement³¹. »

L'une des difficultés de la psychanalyse jungienne est la confusion constante entretenue entre inconscient, subconscient, superconscient. Le terme d'inconscient relève en fait du subconscient, c'est-à-dire des prolongements inférieurs de la conscience : les visions des malades mentaux dont s'inspire Jung procèdent précisément de ces bas-fonds obscurs de l'infrahumain. Le superconscient correspond aux états supérieurs de l'être car il est ce qui permet la communication avec la transcendance : il échappe au domaine d'investigation du psychologue. Prisonnier d'influences psychiques d'ordre inférieur, le subconscient ne peut capter qu'une contrefaçon de la Conscience suprême : il est en quelque sorte le singe de Dieu. S'il peut conserver le lointain souvenir des images, il n'a pas accès à la lumière qui est cachée en elles : « ...et c'est ainsi que l'interprétation psychanalytique des symboles et leur interprétation traditionnelle conduisent en réalité à des fins diamétralement opposées³². »

L'œuvre alchimique ainsi est inséparable de la propre transmutation de l'alchimiste qui projette dans la matière de sa psyché les archétypes de l'Inconscient collectif jungien, communs à tous les temps et toutes les cultures. Ce processus serait donc celui de l'alchimiste, à cette restriction importante toutefois que le terme d'Inconscient collectif est manifestement impropre pour désigner cet Inconnu, cette profondeur secrète cachée au fin fond de l'âme humaine. En effet, s'il est fait état par Jung d'archétypes ou de symboles universels, ceux-ci ne peuvent relever d'un facteur humain collectif mais des états transcendants de l'être. C'est le petit moi qui n'est pas conscient de ses propres profondeurs. La fine pointe de l'âme est en fait Claire Conscience. Du point de vue du Soi c'est le moi qui est l'inconscient. Plutôt que d'Inconscient collectif, mieux vaudrait évoquer la notion

³¹ René Guénon - *Le règne de la quantité et les signes des temps*. XXXIV, Paris, Gallimard

³² René Guénon, *Symboles de la Science sacrée*, Paris, Gallimard, 1986, p. 47.

sanskrite d'*alaya-vijñana*, c'est-à-dire cette Conscience réceptacle à la base de tout, sorte de mémoire universelle où rien ne se perd, correspondant en quelque sorte au cœur profond, aux mouvements intimes du Soi. Ou encore la *Fontaine de Jouvence* du *Livre de l'Apocalypse* comme de la *Quête du Graal* : « La "fontaine de jouvence" des alchimistes ne jaillit nullement d'un obscur fond psychique ; elle coule de la même source que toute vérité intemporelle. Elle est cachée à l'alchimiste au début de son "œuvre", parce qu'elle se situe, non pas au-dessous des phénomènes de sa conscience ordinaire, mais à un niveau supérieur³³. »

***Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière***

Th 83

Le Soi est sans forme. On ne peut donc se transformer ni même s'identifier à lui. Le Soi est pure lumière et dissipe toutes les images : « Je vis la lumière qui m'entourait et le bien qui était en moi. Je devins Dieu³⁴. » Lorsque ma bouche dit « Je suis Jésus », ce n'est pas moi qui parle, c'est le Soi qui s'exprime par ma bouche. C'est le Soi qui exprime sa véritable Identité. C'est pourquoi seule la grâce du Père élit le gnostique :

C'est ainsi que l'âme sera sauvée par la régénération. Cela ne se produit pas par des paroles d'ascèse, ni par des techniques, ni par des enseignements écrits, mais c'est la grâce du Père, mais c'est le don spirituel de la vérité, car cette œuvre en effet est une opération de l'Esprit³⁵.

Et je vous dis que depuis qu'ils sont sur terre ils sont les héritiers du Royaume de Dieu. Ils ont leur part dans le Trésor de Lumière, et ils sont des dieux immortels³⁶.

Les Upanishads ne disent pas autre chose :

***Le Soi ne peut s'atteindre par aucune exégèse,
Ni par la vigueur intellectuelle, ni par la plus grande érudition.
Celui qui l'atteint est élu par le Soi, qui lui révèle sa nature propre³⁷.***

³³ Titus Burckhardt, *Alchimie*, Bâle, THOT, 1974, p. 9

³⁴ *Allogène*, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 1560.

³⁵ *Exégèse de l'âme*, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 483.

³⁶ *Deuxième livre de Iéou*, Codex Bruce.

³⁷ *Mundaka Upanishad* III, 2, 3 ; *Katha Upanishad* II, 2, 3.

Un temps attiré par la symbolique jungienne, Hermann Hesse fait de la figure ambiguë d'Abraxas un idéal de réalisation de soi : « On cite ce nom parmi d'autres formules magiques grecques, et beaucoup le considèrent comme le nom d'une sorte de diable sorcier, tel qu'en possèdent aujourd'hui encore certains peuples sauvages. Mais il est probable qu'Abraxas signifie davantage. Nous pouvons le concevoir comme une divinité qui avait la tâche symbolique de concilier l'élément divin et l'élément démoniaque... Abraxas était donc la divinité qui était à la fois Dieu et Satan... Volupté et terreur, homme et femme confondus, entrelacés du plus sacré et du plus horrible, péché grave affleurant l'innocence la plus tendre, ... ainsi était Abraxas³⁸. » Mais dès 1921 Hermann Hesse finit par se détourner de toutes les formes d'analyse psychologique. Pour notre part, nous adhérons à la conclusion qui est la sienne : « J'ai commencé à réaliser que pour les analystes une relation authentique à l'art est inaccessible : ils manquent de l'organe pour ça³⁹. »

L'analyse jungienne, cantonnée dans le domaine de la psychanalyse, ne doit pas être confondue avec une voie spirituelle. Si elle ouvre d'utiles perspectives, elle s'arrête au seuil de la métaphysique. Elle ne peut dès lors mener à l'Éveil inégalable et parfait dont seule la Gnose non duelle est porteuse. Pour accéder à l'Art divin, il lui manque en effet l'organe essentiel : le Verbe, la Parole créatrice.

En maintenant la persistance d'un petit moi face au Soi, en faisant barrage à l'irruption de l'Esprit, en faisant de Dieu un archétype ne pouvant être dépassé, Jung reste dans un premier temps prisonnier de la dualité. La déification dont il fait état suppose une participation à un dieu séparé, non la reconnaissance de notre identité divine dans le Soi. Vers la fin de sa vie, Jung a toutefois reconnu explicitement le rôle de la transcendance divine tout en ne voyant d'autre issue à la voie psychique que l'accès au monde un, l'*unus mundus* des alchimistes. Jung conclut ainsi à « ... l'identité de l'Atman personnel avec l'Atman supra-personnel et du Tao individuel avec le Tao universel⁴⁰. »

Faisant allusion à la spiritualité chinoise, Jung a l'honnêteté d'admettre que s'il connaît l'état du petit homme (*Hsiao-yên*), il n'a pas atteint celui du Grand Homme (*Chên-yên*)⁴¹. En Chine, autant Confucius est le prototype du premier, autant Lao-Tseu est celui du Grand Homme. Selon la légende, Lao-Tseu aurait demandé à Confucius : « As-tu trouvé le

³⁸ H. Hesse, *Demian*, trad. Riboni & Burn, in *Romans et nouvelles*, Paris, La Pochothèque, 1999, p. 554-556.

³⁹ C. G. Jung, *Letters I* (1906-1950), Hull, Princeton University Press, 1973, cité par F. Bonardel, p. 229.

⁴⁰ Cité par J.-P. Schnetzler, *La confusion du psychique et du spirituel*, Congrès du transpersonnel, Karma-Ling, 1987.

⁴¹ Lettre du 20/04/1946 in *Le divin dans l'homme. Lettres sur les religions*, Paris, A. Michel, 1999, p. 250-252.

Tao ? » Ce à quoi Confucius aurait répondu : « Cela fait vingt-sept ans que je le cherche et je ne l'ai pas trouvé. » Lao-Tseu se serait alors borné à lui donner quelques conseils : « Le sage aime l'obscurité ; il ne se livre pas au premier venu ; il prend garde au temps et aux circonstances. Si l'instant est propice, il parle ; sinon, il garde le silence. Qui possède un trésor ne le dévoile pas à tout le monde. De même le sage ne dévoile pas la sagesse à n'importe qui. C'est tout ce que j'ai à te dire : tu peux en tirer ton profit. » À l'issue de cette entrevue, Confucius aurait déclaré : « De l'oiseau, je sais qu'il peut voler ; du poisson, je sais qu'il peut nager... mais le dragon, je ne puis le connaître : il s'élève jusqu'au Ciel par les vents et les nuages. J'ai vu Lao-Tseu, il est comme le dragon ! »

Au taoïsme revient le domaine de la métaphysique pure ; au confucianisme le domaine du monde manifesté. Le taoïsme ouvre la voie directe vers le ciel et le confucianisme le ramène sur terre afin que la société soit un reflet de la perfection. Le taoïsme symbolise la voie verticale de l'ésotérisme, le confucianisme la voie horizontale de l'exotérisme : « Le destin du petit homme est de parler et de supporter. S'il accepte cependant cette destinée, cela assure son salut au petit homme alors que la même attitude signifierait, pour le grand homme, la chute. Le petit homme peut alors comprendre des choses que les autres ne peuvent comprendre⁴². »

On pourrait ici faire un parallèle avec les rôles respectifs dévolus par Jésus à Jacques et à Thomas dans l'*Évangile selon Thomas* – que Jung ne connaissait pas. À Jacques reviennent les clefs du ciel et de la terre et à Thomas les clefs de la Gnose. L'un a accès aux *petits mystères* et l'autre aux *Grands Mystères*. Le premier est un *homme vrai*, un *juste* ; le second un *homme transcendant* ou *divin* en ce sens qu'il est parvenu à la réalisation totale et à l'*Identité Suprême*. Jacques reste au stade du petit homme (*Hsiao-yên*), Thomas a atteint celui du Grand Homme (*Chên-yên*), celui de l'homme véritable correspondant à l'homme spirituel, intérieur des gnostiques.

Jacques est un juste et connaît les ténèbres :

***Au point où vous en serez,
vous irez vers Jacques le juste :***

⁴² Helmut Wilhem, *L'action conjugée du Ciel, de la Terre et de l'Homme*, eranos-Jahrbuch 1962, Zurich, 1963, p. 343 cité par M. Cazenave in *Le divin dans l'homme...*, p. 251.

ce qui est du ciel et de la terre lui revient.

Thomas est un homme de lumière. Il ne fait plus qu'un avec Jésus :

*Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi j'ai mesurée...*

En conclusion, on peut estimer que, malgré les limites de son analyse, Jung a eu le grand mérite d'explorer de façon méthodique et scientifique les profondeurs de la psyché humaine. Face à la crise et à l'obscurantisme du monde moderne, il n'a pas hésité à se confronter à d'autres cultures que celle de l'Occident et à en montrer la validité. Son expérience est celle de la relativité des points de vue du mental humain malgré l'universalité des archétypes enfouis en chacun. Son intuition est celle d'une écoute et d'une interrogation permanente. Admettre que le point de vue de l'autre sur soi-même est parfois plus perspicace que le sien propre permet d'ouvrir de nouvelles perspectives et de découvrir un champ d'exploration aussi inattendu que passionnant :

Jung, le psychanalyste, est en mission chez les Indiens du Nouveau-Mexique. Ils lui demandent quel est l'animal de son clan : il leur répond que la Suisse n'a ni clans ni totems. La palabre finie, les Indiens quittent la salle par une échelle qu'ils descendent comme nous descendons les escaliers : le dos à l'échelle. Jung descend, comme nous, face à l'échelle. Au bas, le chef indien désigne en silence l'ours de Berne brodé sur la vareuse de son visiteur : l'ours est le seul animal qui descende face au tronc et à l'échelle⁴³...

Yves

Bibliographie

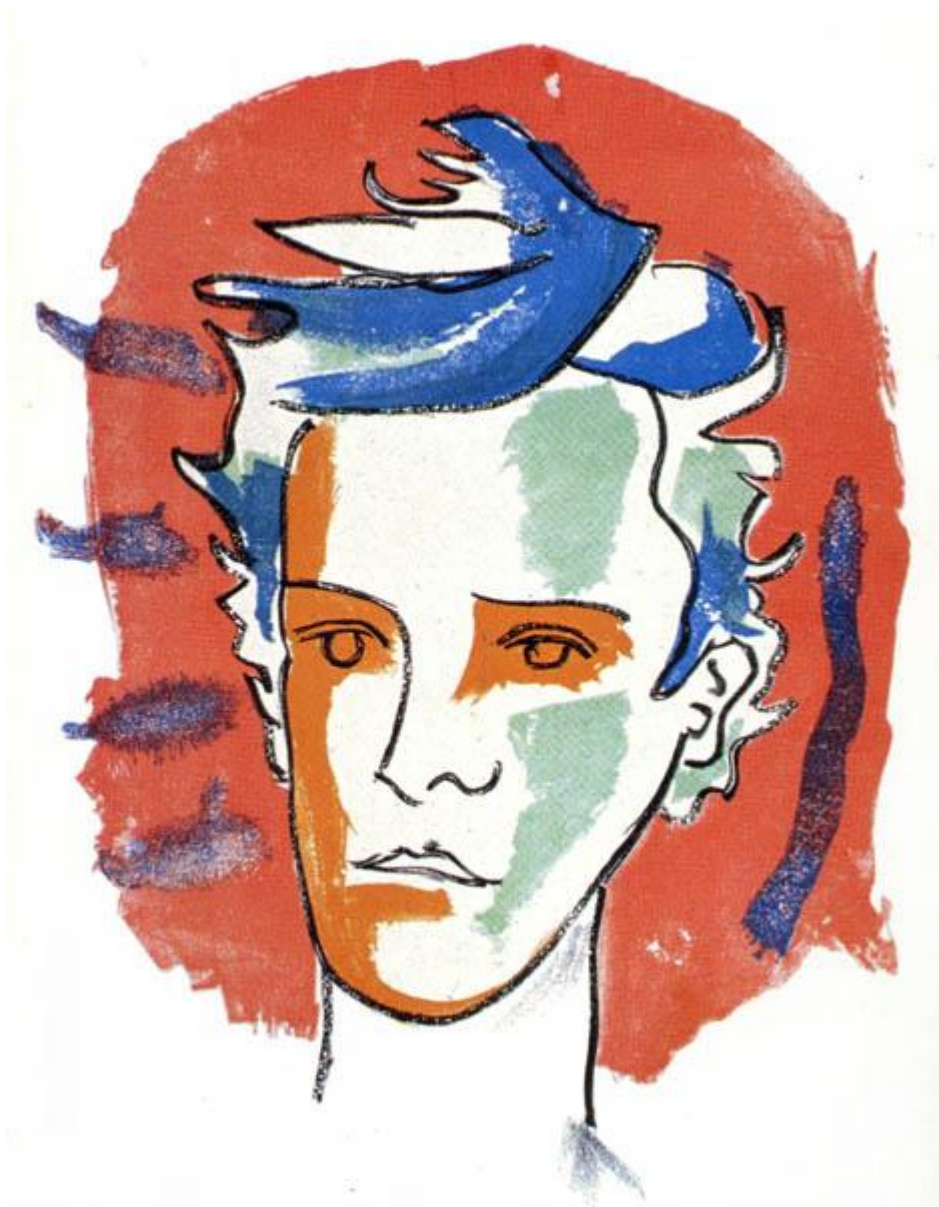
- C. G. Jung, *Ma vie*. Gallimard, Paris, 1973.
C. G. Jung, *Mysterium conjunctionis*. 2 vol., Albin Michel, Paris, 1980 et 1982.
C. G. Jung, *Psychologie et orientalisme*. Albin Michel, Paris, 1984
C. G. Jung, *Le divin dans l'homme*. Lettres sur les religions choisies et présentées par Michel Cazenave, Paris, A. Michel, 1999
E. A. Bennet, *Ce que Jung a vraiment dit*. Stock, Paris, 1968.
Vincent Brome, *Carl Gustav Jung, l'homme et le mythe*. Paris, Hachette, 1986.
Françoise Bonardel, *Jung et la gnose*. Paris, PGDR, 2017.

*

⁴³ André Malraux, *Antimémoires*, Gallimard, 1967, p. 20.

ARTHUR RIMBAUD L'ALCHIMISTE DU VERBE

(Suite)



D'épreuve en épreuve, de rêve en rêve, l'initié pénètre progressivement jusqu'au centre de son être intérieur. Après avoir dépassé le cercle de la *persona* (le masque de la personnalité sociale), il doit affronter la part d'ombre dissimulée dans son inconscient. C'est la *mort volontaire* qu'évoque Apulée lorsqu'il décrit les mystères d'Isis. Tout au long de cette quête, des archétypes se présentant sous les formes les plus variées guident le chercheur. Parmi les plus importants, il faut citer l'*anima* et l'*animus* qui introduisent dans la psyché l'image de l'autre sexe.

Image de la Beauté, l'*anima* est la puissance qui arrache l'homme à son univers froid et rationnel. L'intégration de l'*anima* chez l'homme et de l'*animus* chez la femme permet la réalisation de l'androgynie intérieure :

*Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.*
(Nerval, *El Desdichado*)

Au-delà de l'inconscient personnel, il débouche dans cette immensité sans limites, cet océan d'énergie antérieur à la personne, qui constitue l'Inconscient collectif jungien. Un flot de lumière inonde l'âme, tel un véritable déluge. Si cette plongée au fond de l'inconscient est menée à son terme, elle provoque une dissolution de l'ego. Loin d'être aberrant ce processus aboutit à la révélation par chacun de son véritable Moi, son Soi. C'est ce que Jung appelle le processus d'individuation (de indivis, faire le un) : « *Dans ce mystère déifiant, on se transforme soi-même en vase, on devient le vase de la création dans lequel les opposés se sont réconciliés*⁴⁴. » De telles épreuves peuvent conduire à la folie – les exemples ne manquent pas d'Hölderlin à Antonin Artaud - et rares sont ceux capables de les subir victorieusement. Le point de départ de cette quête peut être la question : « *Qui suis-je ?* » Son aboutissement est la réponse à cette question fondamentale : « *Celui qui a vu sait ce que je dis* » rapporte Plotin en citant une formule des Mystères d'Eleusis (*Ennéades* VI, 9). Et nul ne peut voir que par une Vision, jamais par une réflexion qui ne serait qu'intellectuelle : « *Je leur dis... qu'ils n'apprendront jamais cette science sublime par le moyen des livres, et qu'elle ne peut s'apprendre que par révélation divine, c'est pourquoi on l'appelle Art divin*⁴⁵... »

L'œuvre alchimique est inséparable de la propre transmutation de l'alchimiste qui projette dans la matière de sa psyché les archétypes de l'Inconscient collectif jungien, communs à tous les temps et à toutes les cultures. Ce processus serait donc celui de l'alchimiste, à cette restriction importante toutefois que le terme d'Inconscient collectif est manifestement impropre pour désigner cet Inconnu, cette profondeur secrète cachée au fin fond de l'âme humaine. C'est le petit moi qui n'est pas conscient de ses propres profondeurs. La fine pointe de l'âme est en fait *Claire Conscience*. Du point de vue du Soi c'est le moi qui est l'inconscient. Plutôt que d'Inconscient collectif, mieux vaudrait évoquer (comme nous l'avons vu supra) la notion sanskrite d'*alaya-vijñana*, c'est-à-dire cette Conscience réceptacle à la base de tout, sorte de mémoire universelle...

⁴⁴ F. Bonardel, *Jung et la Gnose*, PGDR, p. 169

⁴⁵ Batsdorff, *Le Filet d'Ariane*, Paris, Laurent d'Houry, 1695, p. 2 cité par Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, I, p. 181

L'adepte s'adonne à une ascèse intérieure d'extraction et de sublimation des mercure, soufre et sel (psyché, âme spirituelle, corps) pour les réunir afin de retrouver en lui-même la Pierre philosophale, le véritable Or alchimique : « *Ô roi, je vous confesse la vérité, que Dieu, par son bon plaisir, a créé cette chose plus remarquable en vous, et qu'en quelque lieu que vous soyez, elle est en vous, et n'en saurait être séparée*⁴⁶... » La transmutation hermétique du plomb en or représente la mort de l'ego et la renaissance du chercheur au Soi céleste : « *Changer le plomb en or, c'est muter le cœur de l'homme, prendre le sensuel et le porter au céleste*⁴⁷. » Si l'alchimiste est un philosophe ce n'est pas seulement par amour de la sagesse mais pour retrouver en lui-même la sagesse de l'amour, celle de Soi-même. Comme le souligne Paracelse : « *Nul ne transmute aucune matière s'il ne s'est déjà transmuté lui-même.* »

De même que le plus merveilleux lotus surgit de la boue la plus noire, l'alchimie consiste à extraire l'or du Soi de la gangue du vil métal : « *L'opération poétique - dont la gustation poétique est le reflet - est un véritable travail du poète, non seulement pour connaître les lois de sa matière et les règles de son métier, mais aussi, travail intérieur, pour se discipliner et s'ordonner lui-même afin de devenir un meilleur instrument des fonctions « supra-naturelles » - en somme, une sorte de yoga*⁴⁸ » ; « *Ce n'est pas pour rien que l'Opus alchimique a été comparé à l'œuvre poétique, cependant que l'alchimiste, appelé poïetès par les vieux auteurs, a pris pour sujet de poème la conquête de l'Anima. Cet émule d'Orphée descend dans l'intérieur de la terre, renaît comme le Phénix, s'élève dans le ciel. Sensible aux signes, aux symboles, il se meut dans un monde d'analogies et de symboles. Comme Rimbaud, (“**JE est un autre**”), il sait que son véritable Moi est par-delà la multitude de ces faux moi, de ces “innocents” impudents qu'il convient d'immoler pour découvrir l'Ipséité*⁴⁹. »

Baudelaire évoque déjà ce sentiment océanique : « *Il arrive quelque fois que la personnalité disparaît et que l'objectivité qui est le propre des poètes panthéistes, se développe en vous si anormalement que la contemplation des objets extérieurs vous fait oublier votre propre existence et que vous vous confondez bientôt avec eux. Votre œil se fixe sur un arbre harmonieux courbé par le vent ; dans quelques secondes, ce qui ne serait dans le cerveau d'un poète qu'une comparaison fort naturelle deviendra dans le vôtre une réalité. Vous prêtez d'abord à l'arbre vos passions, votre désir ou votre mélancolie ; ses gémissements et ses oscillations deviennent les vôtres, et bientôt vous êtes l'arbre. De même, l'oiseau qui plane au fond de l'azur représente d'abord l'immortelle envie de planer au-dessus des choses humaines ; mais déjà vous êtes l'oiseau lui-même*⁵⁰. »

⁴⁶ Dialogue du Roi Khalid et du sage Morienus, cité par Titus Burckhardt, id. p. 24

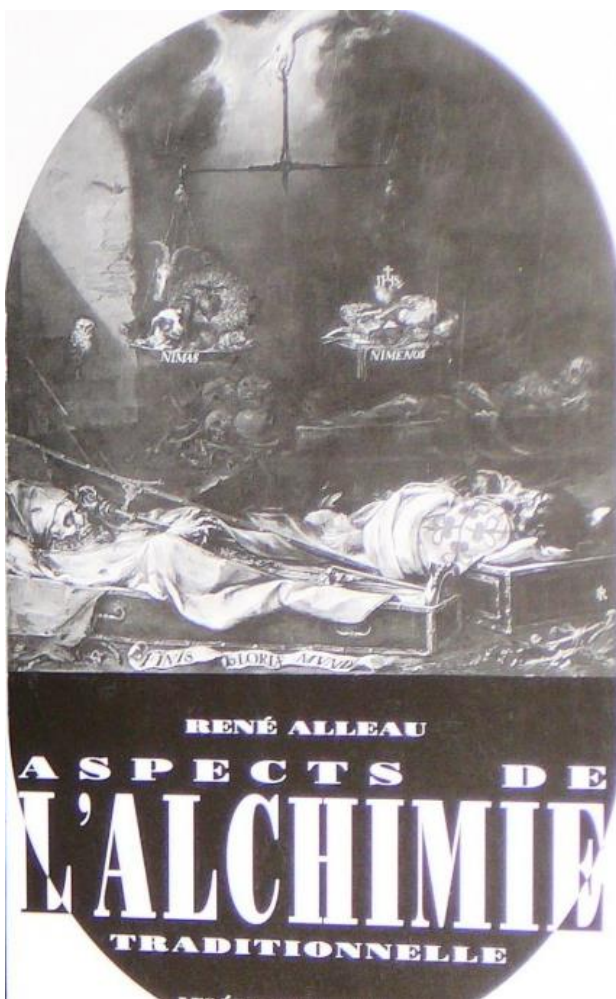
⁴⁷ Malcolm de Chazal, *La Grande Révélation*, Maurice, Al-Madinah, 1952, p. 75

⁴⁸ René Daumal, *Bharata*, Gallimard, p. 92

⁴⁹ Jean Biès, *Retour à l'Essentiel*, L'Âge d'Homme, 2004, p. 217-218

⁵⁰ Baudelaire, *Le théâtre de Séraphin* in *Les Paradis artificiels*.

Et en ce sens c'est bien par son Imagination active que le poète pénètre les arcanes de l'univers, du microcosme au macrocosme. Comme l'indique Baudelaire, l'Imagination poétique n'est pas fantaisie, elle n'est pas la folle du logis. Comme le souligne Adonis, elle doit s'entendre non comme une faculté psychique mais au sens mystique du terme : « *L'imagination, ainsi comprise, sert d'intermédiaire entre l'âme, qui appartient à l'au-delà, et les sens, qui appartiennent au monde du témoignage sensible. Elle est également un gisement où l'âme puise sa matière première. Elle est énergie créatrice, libre et illimitée, lumière qui déchire le rideau des ténèbres... C'est dans l'œil de l'imagination que se dessinent les images symboliques qui nous ouvrent à la perception de la vérité symbolisée*⁵¹. »



Cette vérité que perçoit le poète est celle du grand Tout dont chacun fait partie et au sein duquel chaque chose est vivante, chaque être est sensible. Tout y compris la matière : « *L'or n'est pas un métal. Il est végétal d'origine. Ce mystère est connu des occultistes*⁵² ». L'occultisme n'existe pas. La lumière n'est voilée qu'aux yeux de ceux qui ne la voient pas. L'alchimie est la science du dévoilement des mystères cachés derrière l'occultation du monde : « *Il semble ainsi que l'alchimie corresponde moins à une science physique qu'à une connaissance esthétique de la matière et qu'il faille la situer à mi-chemin entre la poésie et les mathématiques, entre le monde du symbole et celui du nombre*⁵³. »

⁵¹ Adonis, *Introduction à la poésie arabe*, Sindbad, Paris, 1985, p. 88.

⁵² Malcolm de Chazal, *La Grande Révélation*, Maurice, Al-Madinah, 1952, p. 3.

⁵³ René Alleau, *Aspects de l'Alchimie traditionnelle*, Éd. de Minuit.

Les alchimistes comparent ainsi la Nature à un livre que seul peut déchiffrer celui qui reçoit les lumières de l'Esprit ou encore à « *une forêt très épaisse où beaucoup ont pénétré dans l'intention d'en dérober les arcanes sacrés : mais ils ont été dévorés, car ils n'avaient pas les armes miraculeuses, seules capables de vaincre le terrible Dragon qui garde la Toison d'Or*⁵⁴ ... »

Yves
(à suivre)

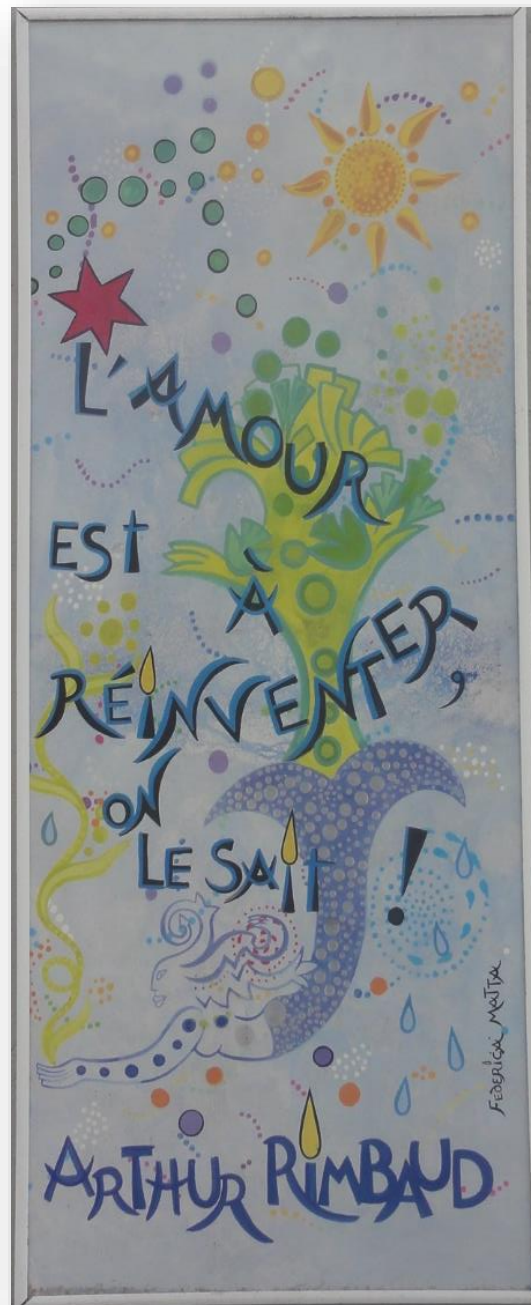


Tableau : Federica Matta

⁵⁴ *Purissima Revelatio*, cité par T. Burckhardt, *Alchimie*, THOT, p. 121

Opelles

A noir, E blanc, Rouge, U vert, O blanc : rayelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu Des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,
Golfes d'ombre, E, ^{frissonnant} Des vapeurs et des tentes
Lances des glaciers fiers, rois blancs, fitons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les vrasses pénitentes ;
U, cycles, sibremens divins des mers vides,
Paix Des pâtes semées d'animaux, pais Des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts stannéens ;
O Suprême Clairon plein des stupeurs étranges,
Silences traversés Des Mondes et Des Anges :
— Ô l'Oméga, rayon diabolique De Ses Yeux ! — A. Rimbaud

Manuscrit autographe (Musée Rimbaud de Charleville-Mézières)



MUTUS LIBER

MAÏMONIDE ET MAÎTRE ECKHART CONVERGENCES ET DIVERGENCES



Wikimedia commons : Sermon de Maître Eckhart

Parmi les multiples autorités qu'il cite à longueur de sermons, l'une de celles auxquelles Maître Eckhart (1260-1328) se réfère est le philosophe juif Moïse Maïmonide « qui semble l'avoir influencé beaucoup plus qu'aucun scolastique avant lui... le Rabbi est... pour le grand mystique chrétien Eckhart une autorité littéraire à laquelle Augustin est tout au plus supérieur⁵⁵. » Rabbi Moyses est d'ailleurs la seule source d'exégèse juive d'Eckhart.

On connaît peu de choses de la vie de Moïse Maïmonide (1138-1204). Son siècle est marqué par les persécutions de son peuple, menacé de perdre ses traditions. Né en Espagne, aux débuts de la Reconquista, Moïse Maïmonide s'exile au Maghreb puis en Égypte pour fuir la dynastie des Almohades. Il aurait un temps été contraint de se convertir à l'islam. Médecin, philosophe, rabbin, Maïmonide qui écrit en hébreu et en arabe symbolise le destin des Juifs d'une époque troublée et paradoxale. Saladin, musulman orthodoxe, fait condamner à mort le philosophe soufi Sohrawardî mais accueille Maïmonide à sa cour en qualité de médecin.

Comment retrouver une sagesse perdue ? Comment concilier le Talmud avec la philosophie rationaliste ? Telles sont les questions que pose Maïmonide dans le *Mishné Torah* et le célèbre *Guide des Égarés*⁵⁶ qu'il rédige en arabe vers 1190 à l'intention de ses compatriotes plongés dans la perplexité (plutôt que dans

⁵⁵ G.G. Scholem, *Les Grands courants de la mystique juive*, p. 141-142.

⁵⁶ En arabe, *Dalâlat al-hâirîn*, Ceux qui tournoient sans but ; en hébreu, *Moré Neboukhim*, Le Guide des perplexes.

l'égarement) que pose le dilemme entre la foi et la raison. Que faire lorsque Dieu semble nous abandonner ? « *“Et je cacherai ma face d’eux et ils deviendront une proie”* (Deutéronome 31, 17), car lorsque la Providence manque à l’homme, il est livré à lui-même et reste un point de mire pour tout ce qui peut survenir par accident, de sorte que son bonheur et son malheur dépendent du hasard. Combien cette menace est terrible⁵⁷ ! » S’il est considéré par ses disciples comme un « second Moïse », il est pour les juifs orthodoxes un hérétique et pour les kabbalistes un penseur exotérique⁵⁸. Son influence est certaine puisqu’une traduction latine du *Guide des perplexes* figure à la fin du XIII^e siècle dans la bibliothèque de tout scolastique. Philosophe rationaliste tentant de concilier la raison et la foi, il a joué un grand rôle dans la transmission en Occident de la philosophie néo-aristotélicienne, voire néo-platonicienne. Et bien qu’il le réfute sur de nombreux points, notamment sur la négation par Maïmonide du caractère central de l’homme dans la création, Thomas d’Aquin, qui le surnomme « *l’Aigle de la Synagogue* », utilise le *Guide des perplexes* pour éclairer les concepts de sa *Somme théologique*.

La philosophie est amour de la sagesse, quête de la vérité. À l’exemple d’Aristote, la démarche de Maïmonide est rationnelle : « *Pas de résolution idéologique, ni de rehaussement dans un système dialectique, mais un démêlage constant des plans de réflexion. Maïmonide cherche à pacifier le rapport au savoir, et non à apporter une réponse définitive aux problèmes métaphysiques... Comment prendre à bras-le-corps le débat entre foi et savoir sans basculer dans le savoir positiviste ou sombrer dans la religion dogmatique⁵⁹ ?* »

Toutefois les philosophes du Moyen Âge, en Occident comme en terre d’islam, sont confrontés à un écueil inconnu de leurs prédécesseurs de l’Antiquité, celui d’un risque de conflit entre la raison et la révélation consignée dans les Livres sacrés. Telle est la raison pour laquelle on peut distinguer dans l’œuvre de certains philosophes un discours exotérique, fidèle à la tradition biblique et destiné à l’édification de la plus grande partie des fidèles, et un discours plus caché, réservé aux savants.

En se donnant pour but de refonder la « *science de la Loi dans sa réalité* », Maïmonide intègre pleinement la tradition juive dite des « *secrets de la Torah* » qu’il est interdit de dévoiler : « *Elle est censée se transmettre par le murmure d’un maître à un élève, au creux de son oreille. Maïmonide, dans le Guide des perplexes, affirme que ce traité tout entier en est le dévoilement écrit⁶⁰.* » Maïmonide postule en effet que les Livres sacrés ne doivent pas être pris au pied

⁵⁷ *Guide des perplexes*, 1190 in Tobie Nathan, *Les âmes errantes*, L’iconoclaste, p. 7.

⁵⁸ Cf L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 71-151.

⁵⁹ Géraldine Roux, *Maïmonide ou la nostalgie de la sagesse*, Points/Sagesses 2017, p. 10.

⁶⁰ Géraldine Roux, *Maïmonide ou la nostalgie de la sagesse*, Points/Sagesses 2017, p. 22.

de la lettre et que les secrets de la Torah sont ceux de la *Métaphysique* d'Aristote : « *La Bible et la philosophie sont liées chez Maïmonide, elles dérivent des mêmes racines, tendent vers le même sommet. Mais dans cette marche commune, la philosophie joue le rôle de la route, alors que la Bible dirige l'homme qui avance sur elle. Il n'y a pas d'autre route que celle de la philosophie, mais pour la franchir il n'y a rien d'autre que la Bible. Cette interrelation de la philosophie et de la Bible... nous la découvrons... enfin, dans la signification ultime de sa doctrine, à laquelle Maïmonide s'est appliqué à donner l'allure d'un 'secret'* »⁶¹. »

Cet enseignement se fonde sur une maïeutique, un questionnement au sens philosophique du terme, afin d'aider ceux qui sont plongés dans la perplexité à garder la foi sans perdre la raison. Maïmonide rejette ainsi la conception populaire (pour ne pas dire populiste) de la résurrection des morts au sens d'une réanimation du cadavre comme le voudrait la croyance folklorique de « *la multitude des croyants* ». La résurrection véritable n'est autre que la Connaissance de Dieu par l'illumination née de la fusion de l'Intellect actif et de l'intellect passif. L'homme est ainsi appelé à obtenir en soi-même l'immortalité par une quête métaphysique de la vérité, discipline ardue, hardie voire dangereuse. Cet idéal peut être atteint dans le monde tel qu'il est, en dehors de toute attente messianique : « *...la vraie félicité... consiste dans la connaissance de Dieu* »⁶². »

Le sens exotérique est une écorce vide en l'absence de son sens intime qui en constitue l'essence-même, le cœur secret. Telle est la raison pour laquelle le *Guide des perplexes* – qui se veut comme une expérience de connaissance - ne peut pas être mis entre toutes les mains. On peut en dire autant des sermons de Maître Eckhart qui s'attache à rendre compte du sens caché de l'Écriture :

*...ils disent clairement que l'intérieur des paroles de la Torah est la perle et que le sens extérieur de toute allégorie n'est rien, et ...ils comparent le sens caché et représenté dans les paroles extérieures de l'allégorie à une perle que quelqu'un a perdue dans sa maison... Cette perle existe mais il ne la voit pas et il ne sait pas où elle est*⁶³...

*Toutes les créatures touchent Dieu non pas selon leur caractère de créature, et ce qui est créé doit être brisé si l'on veut que le bien en sorte. La coque doit être en deux pour que le fruit en sorte*⁶⁴.

⁶¹ A. Neher, *La Philosophie juive médiévale*, in *Histoire de la philosophie I*, La Pléiade/Gallimard, p. 1028-1029.

⁶² *Guide des perplexes III*, 23 in Y. Leibovitz, *La foi de Maïmonide*, Cerf, p. 113.

⁶³ *Guide des perplexes*, Introduction p. 18 in G. Roux, *Maïmonide*, p. 149.

⁶⁴ Eckhart, Sermon 13, JAH, *Sermons I*, p. 126.

Toutefois Maïmonide s'exprime en tant que philosophe rationaliste, non en tant que mystique qui aurait eu l'expérience de ce dont il parle. C'est la logique de la raison qui le conduit à donner son point de vue sur l'Écriture. Il ne livre que son opinion personnelle. Ainsi, à propos de son exégèse d'Ézéchiel : « *Je n'ai point eu là-dessus de révélation divine, qui m'ait fait savoir que ce soit réellement ce qu'on a voulu dire dans l'Écriture, et je n'ai pas non plus appris d'un maître ce que je pense ; mais ce sont les textes des Livres prophétiques et des discours des docteurs, ainsi que ces propositions spéculatives que je possède, qui m'ont induit à croire que la chose est indubitablement ainsi. Cependant, il est possible qu'il en soit autrement et qu'on ait voulu dire tout autre chose*⁶⁵. »

Eckhart a-t-il connu Maïmonide à travers Abraham Aboulafia (1240-1291), l'un des principaux disciples de celui-ci ? C'est possible, car il apparaît plus proche de la mystique de la kabbale dont Aboulafia est l'un des premiers intermédiaires. Toutefois, la question des influences est souvent insoluble et en tout cas pas essentielle. Mieux vaut parler d'intuitions convergentes entre maîtres éminents de différentes traditions.

Maître Eckhart ne dit rien ou presque à son sujet par "*discretio*", principe essentiel au Moyen Âge. Nous ignorons donc tout de ses expériences intérieures. Nous devinons cependant avec certitude que c'est à partir de son fond propre qu'il peut décrire la naissance de Dieu dans l'âme. Et s'il en parle avec une telle force et une telle conviction c'est qu'il lui a été donné de connaître cela. Interprète du Verbe, il s'exprime du fond du cœur, à partir si l'on peut dire du cœur de Dieu : « *Si vous pouviez le reconnaître avec mon cœur, vous comprendriez ce que je dis, car c'est vrai et la vérité le dit elle-même... Ce que je vous ai dit là est vrai, je vous en donne la vérité comme témoin et mon âme comme gage*⁶⁶. » S'il n'évoque pas directement cette expérience, il s'y réfère implicitement : « *Je dois garder ceci pour moi, je suis devenu muet pour avoir touché la divinité nue... La parole par laquelle je suis fait semblable à Dieu, ce n'est pas moi qui l'ai prononcée. Dieu l'a dit en moi*⁶⁷. »

Par contre dans l'argumentaire de ses sermons et traités, Eckhart en bon scholastique se sert de supports comme autant de références et de repères, voire de cautions. Eckhart cite très librement ses sources : il ne les fait intervenir que pour étayer son propre discours. Il soutient que l'Écriture s'explique par elle-même, grâce à l'éclairage des autorités reconnues et à l'aide de la raison naturelle présente dans chaque homme. Comme Maïmonide, il use de paraboles afin de mettre l'Écriture à la portée de tous : « *On a l'impression que Maître Eckhart,*

⁶⁵ *Guide des perplexes* III, 20, p. 5 in L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 115.

⁶⁶ Sermon 2, JAH I, p. 56.

⁶⁷ *Maria sedens...* in *Telle était Sœur Katrei*, Le Courrier du Sud, p. 194.

après avoir dépassé intérieurement toutes les formes dans son union à l'Infini, redescend dans ces dernières, fulgurant comme un aigle, pour les façonner à l'image des mystères transcendants dans lesquels son être entier s'est absorbé... les sermons et traités allemands d'Eckhart sont remplis de fulgurations d'un "inconditionnel" de l'Absolu qui brûlent toutes les étapes entre le fini et l'infini⁶⁸. »

N'oublions pas que l'époque ne se prête pas à la liberté d'opinion et que l'Inquisition veille, prête à censurer toute déviation supposée par rapport au dogme établi. Le 27 mars 1329, une bulle de Jean XXII, *In agro Dominico*, condamne 28 thèses extraites ou prétendument extraites des œuvres de Maître Eckhart. Il lui aurait aussi été reproché sa proximité des milieux juifs avec lesquels il entretenait d'excellentes relations et dont il connaissait parfaitement la philosophie à travers Maïmonide. Il est vrai que ce dernier a de son côté fait l'objet d'une excommunication en 1230 par des rabbins et que certains n'hésitèrent pas à saisir le Tribunal de l'Inquisition de Montpellier pour faire condamner le *Livre de la connaissance* et le *Guide des perplexes* ! « *Même après sa mort, sa philosophie donna lieu, en Espagne et en France, à des luttes acharnées, où les anathèmes, de part et d'autre, furent lancés. Les Juifs allèrent jusqu'à porter, en 1234, leur procès devant les autorités catholiques, qui livrèrent au feu les œuvres de Maïmonide. Mais... le Guide des Égarés, après avoir éclairé des penseurs chrétiens tels qu'Albert le Grand et Duns Scot, demeura, parmi les générations d'Israël, une lumière⁶⁹...* » Moïse Maïmonide est considéré de nos jours comme l'un des plus prestigieux philosophes du judaïsme : « *De Moïse à Moïse, il n'y eut pas d'égal à Moïse.* »

Yves

(à suivre)



Signature de Maïmonide

⁶⁸ L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 173-174.

⁶⁹ Edmond Fleg, Préface au *Guide des Égarés*, Éd. Rielier, Paris, 1930, p. 11.

ECKHART, RÉHABILITATION OU RÉCUPÉRATION ?



JOSEPH
RATZINGER
FRÈRES
DANS LE CHRIST

BENOÎT XVI
cerf

L'information était passée inaperçue, ayant donné lieu à une publicité restreinte et ne nous ayant pas été communiquée par le Vatican. En 2010, le pape Benoît XVI a officiellement réhabilité Maître Eckhart en répondant positivement à une demande en ce sens, présentée par le Maître Général des Dominicains.

Rappelons que Maître Eckhart (1260-1328) est un dominicain, initiateur de la mystique dite rhénane. Après avoir enseigné à Paris, prêché à Cologne et à Strasbourg, il a résidé à Erfurt où il a administré la province dominicaine de Teutonie. En 1326, deux frères dominicains le dénoncent à l'Inquisition, dénonciation à laquelle la hiérarchie de l'ordre dominicain est tenue de donner une suite. Le procès d'Eckhart est instruit en 1327 à partir de citations sorties de leur contexte. Outre le goût de formules

paradoxaux il est reproché à Eckhart certaines thèses semblant reprendre le vocabulaire des béguines, lorsqu'il soutient la présence dans le fond sans fond de l'âme d'une étincelle divine, échappant au temps, à l'espace et à tout mode d'existence (*Esse est Deus*). Chaque proposition attaquée a été réfutée ou précisée dans son contexte par Maître Eckhart. On sait qu'il a quitté Cologne à destination d'Avignon pour assurer sa défense. Sa trace est ensuite totalement perdue, ce qui ajoute du mystère au mystère. Il n'a pas laissé d'autobiographie et donné très peu de confidences sur sa vie. Il serait décédé en 1328. Le 27 mars 1329, une bulle de Jean XXII, *In agro Dominico*, condamne 28 thèses extraites ou prétendument extraites des œuvres latines et des prédications allemandes de Maître Eckhart. Dix-sept propositions sont déclarées hérétiques et les onze autres malsonnantes téméraires et suspectes d'hérésie. En reprochant à Eckhart d'avoir voulu *en savoir plus qu'il ne convenait*, Jean XXII a-t-il réalisé que par cette formulation il se condamne lui-même ? « *Voici Maître Eckhart à qui Dieu n'a jamais rien caché* », disait-on de lui de son vivant. Autant accuser Eckhart d'avoir voulu *jeter les perles aux porcs* puisque le pape s'inclut lui-même dans le troupeau des ignorants. « *Il parlait du point de vue de l'éternité mais vous l'avez entendu à partir du temps* », dira son principal disciple Jean Tauler (Sermon 15).

Paradoxalement, si Maître Eckhart est aujourd'hui réhabilité, c'est sur la base d'un raisonnement d'une telle logique qu'il y a de quoi y perdre son latin. Eckhart est réhabilité de droit parce qu'il n'a jamais été condamné. Il n'a donc même pas besoin d'être réhabilité. Tel est le sens d'une première réponse de Josef Ratzinger, le futur pape, au Maître de l'Ordre, Timothy Radcliffe : « *Nous avons essayé de faire lever la censure sur Eckhart... et on nous a répondu qu'en réalité cela n'était pas nécessaire puisqu'il n'avait jamais été condamné nominale, mais seulement certaines propositions qu'il était supposé avoir soutenues, et par conséquent nous sommes parfaitement libres de dire que c'est un bon théologien orthodoxe* » (lettre du 15 août 1992, à Peter Talbot Wilcox, alors président de la British Eckhart Society). Joseph Ratzinger n'a pas trouvé trace d'hérésie chez Eckhart, tout au plus quelques expressions maladroites dans ses écrits. Ainsi souligne-t-il comment selon Eckhart l'être humain se réalise dans le Christ : « *À la question de savoir comment une telle insertion de l'homme dans le Christ est possible, la proposition d'Eckhart donne une réponse étonnante, claire et simple. Le Christ est l'homme pur et simple ; il est l'être humain en soi, dépouillé de toute particularité individuelle. L'homme s'insère donc dans le Christ dans la mesure où il devient "homme en soi" en renonçant à soi-même, à son moi particulier. Ce qui le sépare du Christ, c'est bien cela même qu'il a en propre, l'affirmation de son moi autonome. Ce qui l'unit au Christ, c'est son humanité commune. Il se trouve donc dans l'union hypostatique, il est "dans le Christ", pour autant qu'il a brisé son propre moi. De telle sorte que, selon Eckhart, il coïnciderait parfaitement avec le Christ s'il réussissait à rejeter totalement son moi. Point n'est besoin d'apprécier en détail cette morale, qui est une morale du corps mystique du Christ* » (J. Ratzinger, *Frères dans le Christ*, Cerf, Paris, 2005, p. 70).

Pour Eckhart, la vocation du croyant est de retrouver la Divinité manifestée dans le Christ vivant en son cœur. Dieu engendre éternellement le Fils dans le fond sans fond (*l'abditus mentis* d'Augustin, ou *Grund* en allemand) de l'âme. Cette théologie de la déification de l'homme (*théosis* en grec) remonte à Maxime le Confesseur et à Augustin. Pour étayer son argumentation, Eckhart s'appuie sur des autorités reconnues ainsi que sur des textes poétiques et des séquences liturgiques. Il maîtrise parfaitement la scolastique et le droit religieux. Il se réfère à Platon, Aristote, Sénèque, Augustin, Denis l'Aréopagite, Boèce, Bernard de Clairvaux, Thomas d'Aquin... Tout en innovant dans ses commentaires, dont l'exemple le plus frappant est le sermon 86, il met en application la devise de son ordre : « *Contemplata aliis tradere* », (Communiquer aux autres le fruit de ce que l'on a contemplé). La postérité de Maître Eckhart à travers le courant de la mystique rhénane ne pouvait que plaider en faveur de sa réhabilitation. Il a eu pour disciples directs deux grands prédicateurs dominicains : Jean Tauler (1300-1361) et Henri Suso (1296-1366). Nicolas de Cues, initiateur de la *Docte ignorance*, a conservé le seul manuscrit connu des sermons latins d'Eckhart, annoté de sa main. Le grand mystique flamand Ruysbroeck peut être rattaché à la

mystique rhénane dont s'inspirent également Jacob Boehme ainsi que l'auteur de la *Théologie germanique* et les premiers Réformateurs. Eckhart est enfin souvent cité par les philosophes allemands, notamment Hegel.

Toute cette affaire ne serait donc qu'un problème de compréhension. La condamnation de Maître Eckhart dans une bulle limitée géographiquement aurait pour origine avant tout le fait qu'il ait cherché à faire passer ses thèses non pas dans ses traités théologiques en latin - dont la lecture est réservée à quelques lettrés - mais dans ses sermons publics adressés en langue vernaculaire non seulement à des dominicains mais aussi à des béguines et à de simples laïcs. Eckhart avait pourtant été nommé au chapitre de Strasbourg, pour tenter de régler le problème des béguines et pour dialoguer avec les partisans du Libre-Esprit. Le sermon 86 serait ainsi une réponse à certains excès de cette mouvance, comme une dévalorisation de l'action au quotidien dans le monde (symbolisée par la figure de Marthe) au profit de l'extase contemplative (symbolisée par celle de Marie). Ce ne sont pas tant les propositions d'Eckhart qui auraient suscité contre lui la haine de deux de ses frères dominicains, mais le refus de toute réforme de l'Ordre, réforme à laquelle avait pris part Eckhart et qui pouvait contrarier certains. Eckhart aurait donc été victime de querelles internes à l'Ordre Dominicain.

Eckhart réhabilité, il est désormais possible d'en faire un bon théologien catholique parfaitement orthodoxe. En attendant la prochaine étape, pourquoi pas sa béatification ? Après tout, s'il avait eu le temps comme Jean de la Croix avant son arrestation par l'Inquisition, de détruire ses écrits les plus compromettants, il aurait peut-être déjà été réhabilité et béatifié...

Beaucoup de bruit pour rien ?...

Yves



Air de Paris

IN AGRO DOMINICO
Bulle de Jean XXII du 27 Mars 1329
Où sont condamnés 28 articles de Maître Eckhart

Jean, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, en éternelle mémoire de l'affaire.

Dans le champ du Seigneur, dont, par disposition du Ciel et sans l'avoir mérité, nous sommes le gardien et l'ouvrier, nous devons apporter tant de soin et de prudence à la culture spirituelle que, si jamais un homme ennemi y sème l'ivraie en sus de la semence de la vérité, elle soit, avant de se multiplier en un pullulement nocif, étouffée dans son origine, afin que, la semence des vices étant détruite et les épines des erreurs arrachées, l'abondante moisson de la vérité catholique puisse croître.

C'est avec grande douleur que nous faisons savoir qu'en ces temps derniers, un certain Eckhart, des pays allemands, docteur ès-Écritures saintes, à ce qu'on dit, et professeur de l'ordre des Frères Prêcheurs, a voulu en savoir plus qu'il ne convenait ; il ne l'a pas voulu avec modération et suivant la mesure de la foi, puisque détournant son oreille de la vérité, il s'est tourné vers des fables. Séduit en effet par le père du mensonge, qui souvent prend la forme d'un ange de lumière afin de répandre les noires et profondes ténèbres des sens à la place de la clarté de la vérité, cet homme faisant lever dans le champ de l'Église au mépris de l'éblouissante vérité de la foi des épines et des tribules et s'efforçant d'y produire des chardons nuisibles et des ronces vénéneuses, a enseigné bien des dogmes qui obnubilent la vraie foi dans les cœurs des nombreux fidèles : il a exposé sa doctrine devant le vulgaire crédule ; il l'a même rédigée dans ses écrits.

De l'enquête faite à ce sujet contre lui, d'abord par ordre de notre vénérable frère Henri, archevêque de Cologne, et finalement reprise sur notre ordre à la Curie romaine, nous avons appris qu'il est établi de façon évidente par les aveux du même Eckhart qu'il a prêché, enseigné, écrit vingt-six propositions dont la teneur suit :

(1) - Comme on lui demandait un jour pourquoi Dieu n'avait pas produit le monde plus tôt, il répondit alors, comme encore maintenant, que Dieu n'avait pu produire le monde d'abord parce qu'une chose ne peut pas agir avant d'être par conséquent, dès que Dieu fut, il créa le monde.

(2) - De plus, on peut concéder que le monde a existé de toute éternité.

(3) - De plus, en même temps et à la fois, dès l'instant où Dieu fut et engendra le Fils, Dieu coéternel et coégal en toute chose, il créa aussi le monde.

(4) - De plus, en toute œuvre, même mauvaise, je dis mauvaise aussi bien du mal de la peine que du mal de la faute se manifeste et brille également la gloire de Dieu.

(5) - De plus, celui qui injurie un autre loue Dieu par le péché même qu'il commet par ces injures, et il loue Dieu d'autant plus qu'il injurie davantage et qu'il pèche plus gravement.

(6) - De plus, celui qui blasphème Dieu lui-même loue Dieu.

(7) - De plus, celui qui demande ceci ou cela demande le mal et demande mal, parce qu'il demande la négation du bien et la négation de Dieu, et prie Dieu de se nier soi-même.

(8) - Ceux qui ne cherchent ni les biens, ni les honneurs, ni l'agrément, ni le plaisir, ni l'utilité, ni la dévotion intérieure, ni la sainteté, ni la récompense, ni le Royaume des cieux, mais ont, au contraire, renoncé à tout cela, comme à tout ce qui est leur, dans ces hommes-là, Dieu est honoré.

(9) - Je me suis demandé récemment si je voudrais recevoir ou désirer quelque chose de Dieu. Je veux y penser très sérieusement, parce que là où je serais en acceptant quelque chose de Dieu, je serais sous lui ou son inférieur, tel un serviteur ou un esclave, et lui-même, en donnant, serait comme un maître et ce n'est pas ainsi que nous devons être dans la vie éternelle.

(10) - Nous sommes totalement transformés en Dieu et changés en lui ; de la même manière que, dans le sacrement, le pain est changé en corps du Christ, je suis changé en lui, parce qu'il me fait son être un et non pas simplement semblable. Par le Dieu vivant, il est vrai que là il n'y a plus aucune distinction.

(11) - Tout ce que Dieu le Père a donné à son Fils unique dans la nature humaine, il me l'a donné tout entier. Ici je n'excepte rien : ni l'union ni la sainteté. Il me l'a donné tout entier comme il le lui a donné.

(12) - Tout ce que la sainte Écriture dit du Christ se vérifie intégralement de tout homme bon et divin.

(13) - Tout ce qui est propre à la nature divine est aussi en totalité propre à l'homme juste et divin ; c'est pourquoi cet homme opère tout ce que Dieu opère et il a, en commun avec Dieu, créé le ciel et la terre et il est générateur du Verbe éternel et Dieu ne saurait rien faire sans un tel homme.

(14) - L'homme bon doit conformer sa volonté à la volonté de Dieu de telle façon qu'il veuille tout ce que Dieu veut : et puisque Dieu veut, en quelque sorte, que j'aie péché, je ne voudrais pas ne pas avoir commis de péchés, et c'est là la vraie pénitence.

(15) - Si un homme avait commis mille péchés mortels et que cet homme fût droitement disposé, il ne devrait pas vouloir ne pas les avoir commis.

(16) - Dieu ne commande à proprement parler aucun acte extérieur.

(17) - L'acte extérieur n'est proprement ni bon, ni divin, et ce n'est pas proprement Dieu qui l'opère ou le produit.

(18) - Portons le fruit non d'actes extérieurs qui ne nous rendent pas bons, mais des actes intérieurs que fait et opère le Père qui demeure en nous.

(19) - Dieu aime les âmes, non l'œuvre extérieure.

(20) - L'homme bon est le Fils unique de Dieu.

(21) - L'homme noble est ce Fils unique de Dieu, que le Père a engendré de toute éternité.

(22) - Le Père m'engendre comme son fils et le même fils. Tout ce que Dieu opère, tout cela est un ; c'est pourquoi Il m'engendre comme son fils, sans aucune distinction.

(23) - Dieu est Un sous toutes les formes et sous tous les rapports, en sorte qu'il ne peut être trouvé en lui nulle multiplicité qu'elle soit réelle ou de raison. Quiconque voit dualité ou voit distinction ne voit pas Dieu, car Dieu est un, hors du nombre et au-dessus du nombre et il ne fait nombre avec rien. Il en résulte (à savoir dans un passage ultérieur) qu'il ne peut y avoir et l'on ne peut concevoir aucune distinction en Dieu lui-même.

(24) - Toute distinction est étrangère à Dieu dans la nature et dans les personnes. La preuve en est que la nature est une et Un, et chaque personne est également une et ce même Un que la nature.

(25) - Lorsqu'il est dit : « Simon, m'aimes-tu plus que tous ceux-ci ? » le sens « plus que tu aimes ceux-ci » est bon, mais non parfait. Car, dans le premier et le second, dans plus et moins, il y a une gradation et un ordre (mais dans l'unité il n'y a ni gradation ni ordre). Donc celui qui aime Dieu plus que son prochain aime bien, mais pas encore parfaitement.

(26) - Toutes les créatures sont un pur néant ; je ne dis pas qu'elles sont peu de chose ou quelque chose, mais qu'elles sont un pur néant.

On a, de plus, reproché audit Eckhart d'avoir prêché deux autres articles en ces termes :

(1) - Il y a dans l'âme quelque chose qui est créée et créable ; si l'âme entière était telle, elle serait créée et créable ; et c'est cela l'intellect.

(2) - Dieu n'est ni bon, ni meilleur, ni le meilleur ; quand j'appelle Dieu bon, je parle aussi mal que si j'appelais noir ce qui est blanc.

Non seulement nous avons fait examiner par de nombreux docteurs en sainte théologie tous les articles ci-dessus transcrits, mais nous les avons soigneusement examinés nous-même avec nos frères. Et finalement, tant sur le rapport desdits docteurs que d'après notre propre examen, nous avons constaté que les quinze premiers articles mentionnés et aussi les deux derniers tant par les termes employés que par l'enchaînement de leurs idées, contiennent des erreurs ou sont entachés d'hérésie ; mais les onze autres, dont le premier commence par ces mots : Dieu ne commande, etc., nous les avons trouvés tout à fait malsonnants, très téméraires et suspects d'hérésie, bien que, moyennant force explications et compléments, ils puissent prendre ou avoir un sens catholique. Pour que des articles de ce genre ou leur contenu ne puissent continuer de corrompre les cœurs des gens simples qui les ont entendus ni gagner du terrain autour d'eux, Nous, sur le conseil de nos frères susdits, condamnons et réprouvons expressément comme hérétiques les quinze premiers articles et les deux derniers, et comme malsonnants, téméraires et suspects d'hérésie les onze autres articles précités, et pareillement tous livres ou opuscules contenant lesdits articles ou l'un d'entre eux.

Que si d'aucuns osaient soutenir avec opiniâtreté ou approuver ces mêmes articles, nous voulons et ordonnons ceci : que ceux qui auraient ainsi défendu ou approuvé les quinze articles susmentionnés et les deux derniers ou l'un quelconque d'entre eux, soient traités comme hérétiques et que ceux qui auraient défendu ou approuvé les onze autres articles, quant à leur texte, soient considérés comme suspects d'hérésie.

En outre, tant à ceux devant qui les articles précités ont été prêchés ou enseignés qu'à tous autres à la connaissance desquels ils sont venus, nous tenons à faire savoir, ainsi qu'il appert du protocole rédigé par la suite, que ledit Eckhart, confessant à la fin de sa vie la foi catholique, révoqua quant à leur sens et désavoua même les vingt-six articles précités qu'il reconnut avoir prêchés, il désavoua de même toutes autres choses - dites ou enseignées par lui, soit dans les

écoles, soit dans ses sermons, qui pourraient faire adopter aux esprits des fidèles un sens hérétique ou erroné et contraire à la vraie foi ; il voulut qu'ils fussent tenus pour purement et entièrement révoqués, comme s'il avait révoqué ces articles et tout le reste un à un et séparément soumettant tant sa personne que tous ses écrits et toutes ses paroles à la décision du Siège apostolique, Notre Siège.

Donné en Avignon, le sixième jour des calendes d'avril, l'an treize de notre pontificat

*

LIBRE ESPRIT ET TURLUPINS

Se voulant fidèle à l'esprit de la parole de Jésus : « *Heureux les pauvres en esprits* », un courant mystique connu sous le nom de *Libre-Esprit* se répand dans l'Europe du XII^e siècle. Celui dont le mental est vierge peut se laisser féconder par l'Esprit et donner naissance au sein de son âme à l'enfant Jésus. Parfois appelés amauriciens (d'Amaury de Bène), béguards et béguines (de *begijn*, beige, couleur naturelle de la laine de leurs vêtements), les adeptes du Libre-Esprit sont aussi moqués sous le sobriquet de « *turlupins* » (du nom d'une secte prônant un idéal de pauvreté absolue au point d'adopter la tenue d'Adam et d'Ève⁷⁰). Si nul ne sait aujourd'hui qui étaient les turlupins, ils ont néanmoins laissé quelques traces dans notre littérature, comme en témoignent le *Gargantua* de Rabelais : « *Autant en dict un turlupin de mes livres* » (Prol. liv. I), le *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand : « *C'étaient des turlupins qui couraient joyeusement vers la place du Marché* » ou encore *Le Pornographe du phonographe* de Georges Brassens :

*À présent que mon gagne pain
C'est d'parler comme un turlupin
Je ne pense plus "merde" pardi
Mais je le dis.*

Nous ne connaissons qu'un seul texte susceptible d'être rattaché à la mouvance du *Libre Esprit*. Il s'agit du *Miroir des âmes simples et anéanties* de Marguerite Porete, béguine du Hainaut : « « *Je ne puis être ce que je dois être jusqu'à ce que je sois de nouveau là où je fus, en ce point où je me trouvais avant que je sortisse de Lui, aussi nue qu'Il est nu Lui-même, aussi nue que j'étais quand j'étais celle qui n'était pas* » (CXI). Marguerite Porete est brûlée vive à Paris en

⁷⁰ En l'an 1360, sous le règne de Charles II, des groupes de personnes nues sillonnaient la campagne tarentaise. Nommés les **Turlupins** ils s'inspiraient des préceptes de Perronne Dauban, une jeune bergère de Glussy qui à l'âge de 15 ans voulait vivre dans la nudité (Jean-Luc Bouland, *Tout en nu - de A à Z*, 1997, p. 209).

1310 pour son obstination dans l'hérésie : « *Les béguines déclarent que je suis égarée, et les prêtres aussi, les clercs et les prêcheurs, les augustins, les carmes et les frères mineurs*⁷¹... ! » Au Concile de Vienne en 1312, réuni à la demande de Philippe le Bel pour voir ordonner la dissolution de l'Ordre du Temple, son livre sert de base à la rédaction du décret *Ad nostrum* condamnant béguards et béguines. Maître Eckhart qui a connu *Le Miroir des âmes simples et anéanties* y fait de discrètes allusions.

À défaut, c'est à travers les actes de l'Inquisition que nous pouvons avoir un aperçu de la doctrine des tenants du Libre-Esprit qui prônent, à l'exemple de bien d'autres mouvements de l'époque, un idéal de pauvreté. Cette pauvreté en esprit suffit à purifier l'adepte du péché et à laisser le Christ renaître/ressusciter en lui. Libéré du mal, il peut connaître la béatitude de son vivant. Aucune restriction ne pèse sur l'acte charnel au sein de la communauté. Si une femme tombe enceinte, c'est par l'opération de l'Esprit. Libres comme l'Esprit, ils sont donc accusés de libertinage... mais aussi d'encratisme.

Dans sa lettre du 13 août 1317, Jean de Zurich, évêque de Strasbourg associe Libre Esprit et béguinage. Il reprend sept erreurs principales déjà dénoncées par le Concile de Vienne. Selon le Libre Esprit, l'homme parfait devient Dieu « *par nature* » et « *sans distinction* » alors que, selon l'Église, la déification consiste pour le croyant à réaliser par la grâce et dans la transcendance de Dieu sa vocation d'être créé à l'image et à la ressemblance du Père : « *Ils disent que l'homme peut être uni à Dieu... ils croient qu'ils sont Dieu par nature sans distinction. De même ils possèdent toutes les perfections de la divinité* » (1^{ère} erreur). Se situant dans l'éternité et hors du temps, l'homme parfait est immuable et impassible : « *Ils ne se réjouissent de rien et ne se troublent de rien* » (1^{ère} erreur). Libre et incapable de pécher, il n'a que faire des commandements et des vertus : « *Ils sont incapables de pécher, de là ils estiment que n'importe quelle action de péché est sans péché... l'homme de perfection doit être affranchi de toute vertu, de toute action vertueuse, du Christ, de la médiation de sa passion et de Dieu* » (1^{ère} et 2^{ème} erreur). Il ne croit pas en la résurrection du corps : « *Une fois le corps mort, seul l'esprit de l'homme ou son âme reviendra auprès de celui d'où il est sorti* » (5^{ème} erreur). Enfin la perfection de l'homme tient davantage à ses propres efforts intérieurs qu'à l'écoute des écritures divines : « *L'homme est plus tenu de suivre son instinct personnel que la vérité de l'Évangile qui est proclamé chaque jour* » (5^{ème} erreur). Voici donc la traduction de cette lettre⁷².

*

⁷¹ Marguerite Porete, *Le Miroir des âmes simples et anéanties*, Albin Michel, 1984.

⁷² Traduction par Diane Dupré Latour à partir du document *Urkunden und Akten der Stadt Strassburg, erste Abteilung, zweiter Band*, Strasbourg, Karl J. Triebner, 1886, p. 309-313.

Moi, Jean, par la grâce de Dieu évêque de Strasbourg, salue tous et chacun des abbés, prévôts, doyens, prieurs, gardiens, archiprêtres, recteurs des églises et leurs vicaires, et autres prêtres et chapelains de notre cité et diocèse, auprès desquels sera parvenue cette présente lettre, en Celui qui est le vrai salut de tous.

Entre autres charges de notre ministère, qui ont trait au soin du troupeau du Seigneur qui nous a été confié, il en est une qui nous incombe plus étroitement : le souci constant avec lequel nous devons prendre garde que l'unité de la foi chrétienne ne soit pas détruite par les fausses doctrines des renards rusés, mais que la sincérité de ceux qui dépendent de nous par la loi diocésaine soit consolidée dans la profession de la foi et la dévotion à la sainte église de Rome. C'est pourquoi, comme, vigilants dans ce soin, par l'intermédiaire d'hommes instruits et sages, religieux et séculiers, appelés à partager avec nous ce souci, il nous a été dénoncé le fait que quelques faux chrétiens propageaient en cachette plusieurs affirmations erronées, opposées et contraires à la vraie foi chrétienne dans le champ du Seigneur qui nous a été confié, nous, à l'instar du bon Pasteur, dont les renards rusés et les loups rapaces attaquent méchamment le troupeau, réveillés par le bruit retentissant de l'annonce faite précédemment, ayant pris avec nous des hommes expérimentés, dont nous faisons particulièrement confiance au discernement, par une enquête scrupuleuse faite sur les erreurs de ce genre nous avons découvert que quelques-uns, qui sous le nom d'une certaine religion fausse et présomptueuse, sont appelés par la foule béghards et schwestrones, brot durch got (« Du pain, pour l'amour de Dieu »), s'appellent eux-mêmes et elles-mêmes en vérité petits frères ou petites sœurs de la **secte du libre esprit et de la pauvreté volontaire**. Or des adeptes de tels personnages habitent dans notre cité et diocèse. Certains, ce que nous disons avec douleur, sont religieux et établis dans des ordres sacrés, quelques-uns aussi sont mariés et d'autres, assez nombreux, se distinguent par leurs différentes manières de vivre. Ceux-ci, comme nous l'avons découvert à travers les propres aveux de ceux-ci et de celles-ci et les investigations conformes à la loi, sont pris au piège et souillés par les erreurs détestables et condamnables suivantes.

Parmi ces erreurs, la **première** est contre la divinité. En effet, ils disent, croient et soutiennent que **Dieu est formellement tout ce qui est**. De même ils disent que l'homme peut être uni à Dieu de telle sorte qu'alors il a les mêmes pouvoir, vouloir et agir, en quoi que ce soit que Dieu lui-même. De même, ils croient qu'ils sont Dieu par nature sans distinction. De même, ils possèdent toutes les perfections de la divinité et disent ceci : ils sont éternels et dans l'éternité. De même, ils disent qu'ils ont tout créé et qu'ils ont créé plus que Dieu. De même qu'ils ne manquent de rien, ni de Dieu ni de divinité. De même qu'ils sont incapables de pécher, de là ils estiment que n'importe quelle action de péché est sans péché. De même qu'ils sont le Royaume des Cieux lui-même. De même qu'ils sont aussi immuables dans la neuvième roche, qu'ils ne se réjouissent de rien et

ne se troublent de rien, de là ils ne voudraient pas se libérer eux-mêmes de la mort quelle qu'elle soit, par une seule parole, s'ils le pouvaient.

Deuxièmement contre le Christ. Ils disent qu'ils croient que **n'importe quel homme parfait est le Christ par nature**. De même que le Christ n'est pas mort pour nous mais pour lui-même. De même que l'humanité du Christ est quittée et elle est possédée par le Christ comme le corps est possédé par le diable. De même, ils ne manifestent pas de respect pour le corps du Christ, en se détournant de l'hostie et en blasphémant, ils disent que pour eux elle a comme un goût de fumier dans la bouche. De même, ils disent qu'ils croient qu'un homme peut surpasser le Christ en mérite. De même que rien ne doit être fait pour une récompense quelle qu'elle soit, même pour le Royaume des Cieux. De même que l'homme de perfection doit être affranchi de toute vertu, de toute action vertueuse, du Christ, de la méditation de sa passion et de Dieu.

Troisièmement, ils commettent des erreurs contre l'Église de nombreuses manières. En effet, ils disent qu'ils croient que **l'Église catholique ou la religion chrétienne est une folie ou une sottise**. De même que l'homme parfait est libre en tout ce que nous sommes tenus de garder des commandements donnés par Dieu à l'Église, comme par exemple le précepte de subvenir aux parents dans la nécessité. De même qu'en raison de cette liberté, l'homme n'est pas tenu d'observer les commandements des prélats et des dirigeants de l'Église, et un homme robuste, même s'il n'est pas religieux, n'est pas obligé de travailler de ses mains pour subvenir à ses besoins, mais il peut librement recevoir l'aumône prévue pour les pauvres. De même ils disent qu'ils croient que toutes les choses sont le bien de tous, de là ils disent que pour eux le vol est légitime.

Quatrièmement, contre les sacrements de l'Église. Ils disent qu'ils croient que **n'importe quel laïc vertueux peut consacrer le corps du Christ**, tout autant qu'un prêtre pécheur. De même que le prêtre, après avoir ôté ses vêtements sacrés est comme un sac de froment vide. De même que le corps du Christ est présent de la même manière dans n'importe quel pain comme dans le pain sacramentel. De même que se confesser à un prêtre n'est pas nécessaire pour le salut. De même que recevoir le corps du Christ ou le sacrement de l'eucharistie d'un laïc vaut autant pour la délivrance de l'âme d'un défunt que la célébration d'une messe par un prêtre. De même que chaque union entre un homme et une femme, exceptée celle dans laquelle on espère le bienfait d'une descendance, est un péché.

Cinquièmement contre l'enfer et le Royaume des Cieux. Ils disent qu'ils croient que **le jugement dernier n'aura pas lieu dans l'avenir**, mais que le seul jugement particulier de l'homme a lieu au moment où il meurt. De même que l'enfer n'existe pas, ni le purgatoire. De même qu'une fois le corps mort, seul l'esprit de l'homme ou son âme reviendra auprès de celui d'où il est sorti et ainsi

il sera de nouveau uni à lui, rien ne restera, si ce n'est ce que Dieu a été depuis l'éternité. De même que personne ne sera damné, pas même le Juif ni le Sarrazin, parce qu'une fois le corps mort, l'esprit retournera auprès du Seigneur. De même que l'homme est plus tenu de suivre son instinct intérieur que la vérité de l'Évangile qui est proclamé chaque jour.

Sixièmement, contre l'Évangile. Ils disent qu'ils croient **qu'on y trouve beaucoup de choses poétiques, qui ne sont pas vraies**, comme celle-ci : "Venez, vous les bénis...". De même que les hommes doivent plus croire les pensées humaines, qui procèdent du cœur, que la doctrine évangélique. De même, ils disent que quelques-uns parmi eux peuvent réécrire de meilleurs livres que tous les livres de la foi catholique, s'ils venaient à être détruits. De même que pour ceux qui sont au purgatoire, il ne faut pas prier.

Septièmement et en dernier, contre les saints hommes. Ils disent qu'ils croient que les **hommes parfaits** peuvent communément les surpasser et sont plus parfaits que la glorieuse Vierge et certains l'ont surpassée dans les trois vertus. De même que communément quelques-uns d'entre eux sont plus parfaits que saint Paul. De même que certains d'entre eux sont parfaits au point qu'ils ne pourraient pas reculer ou avancer dans la sainteté. De même que l'homme parfait n'a pas besoin dans cette vie des vertus théologiques, comme la foi, l'espérance et la charité.

*

En 1322, un synode provincial réuni à l'initiative de l'évêque de Cologne, Henri de Virnebourg condamne le Libre Esprit. Béghards et béguines sont brûlés ou noyés dans le Rhin. C'est dans ce contexte tendu qu'en 1326, ce même évêque charge une commission inquisitoriale d'instruire l'accusation contre Maître Eckhart...

Références : Éric Mangin, *La Lettre du 13 août 1317 écrite par l'évêque de Strasbourg contre les disciples du libre esprit*, Revue des Sciences Religieuses, 75, n° 4 (2001), p. 522-538.



PAROLES D'ÉVANGILES

JÉSUS LE GALILÉEN

Jésus était-il Juif ? Malgré les apparences, la réponse n'est pas forcément évidente. Surnommé le Galiléen, Jésus était originaire de Galilée, partie de la Palestine peuplée par des tribus dont certaines suivaient des coutumes juïques sans pour autant être considérées comme orthodoxes par les pharisiens : "*Rien de bon ne peut sortir de Galilée*" (Jn 1,45 ; 7,52). Bien que richement dotée, la Galilée était aussi une terre de rébellion et d'insurrection. Jésus était un Galiléen, comme d'ailleurs la plupart de ses apôtres, à l'exception notable de Judas dont le nom évoque une ascendance juive ou plus exactement judéenne. Ce nom est particulièrement intéressant sur le plan symbolique.

Judas est un nom aussi courant que sacré pour les Juifs. *Yéhoudah* en hébreu (pl. *Yéhoudîm*) vient du verbe *yâdâh* qui signifie confesser son péché, rendre grâce, reconnaître... d'où le substantif tire son sens de : reconnaissance et action de grâces. *Yéhoudah* (féminin *yéhoudit*) désigne le Juif en général car le Juif est celui qui a vocation d'action de grâces. Ce terme désigne également le territoire de la tribu de *Yéhoudah*, c'est-à-dire la *Judée*. Il existe d'autres mots construits sur le verbe *yâdâh* : *modèh* et *modah*, je rends grâce (masculin et féminin) ; *today* (*tadée*, *thaddée*) merci ; *widouy*, confession. *JEHOUDAH* est le seul nom hébraïque qui contienne le tétragramme **Y H W H**. Il est interdit de le graver sur les tombes en plein air et conseillé de ne prononcer que *YOUDAH*, d'où vient le nom de *JUDAS*. Dans le nom de quatre lettres vient s'intercaler la lettre *D*, *Daleth*, qui signifie en hébreu à la fois porte et pauvreté. Judas veut dire « *celui qui rend grâce* » ou encore « *la Porte du Nom* ».

Autre piste possible. La mère de Jésus s'appelle Marie. Or Marie est un prénom égyptien signifiant l'*Aimée*, prénom très répandu en Égypte et porté par plusieurs princesses. Dans l'Ancien Testament, aucune femme juive ne porte le prénom de Marie à l'exception notable de la sœur de Moïse, qui lui-même était un prince égyptien. De plus, la mère de Marie porte aussi un prénom égyptien, Anne dérivant d'une racine égyptienne signifiant *incliner, disposer, protéger...* Selon le professeur Al-Assiouty, le nom même de Jésus serait dérivé de *Îshâ*, un des attributs d'Osiris signifiant : *l'Annonciateur, le Sauveur...* (ce qui traduit en grec donne celui qui annonce la bonne nouvelle)⁷³. La transcription *Îsâ* ou *Îshâ* est celle qui a été conservée dans le Coran, dans les textes sanscrits et tibétains pour désigner Jésus. C'est ce qui expliquerait l'épisode de la fuite en Égypte. Lorsque Marie sentit un danger (qu'il s'agisse ou non d'un massacre des Innocents), elle

⁷³ *Jésus le Non-Juif, Culte d'Isis Précurseur du Christianisme*, Letouzey&Ané, Paris 1987

prit son enfant et rentra chez sa famille en Égypte. Si *Jésus parlait araméen*⁷⁴, il aurait également passé une partie de son enfance en Égypte, où il a pu baigner dans les sonorités de la langue de ce pays.

En conclusion, l'homme Jésus aurait de par sa mère des origines égyptiennes. Il est né dans la Galilée des Nations, peuplée essentiellement par des non-juifs et notamment par des égyptiens (témoignage de Strabon dans sa géographie XVI, 760). Mais qu'importe après tout ? Jésus n'est-il pas le Soi universel ?

Yves



Mère de Dieu et enfant, Castille, XIII^e siècle, Museu Frederic Marès, Barcelone

⁷⁴ E. Edelman, *Jésus parlait araméen*, Le Relié, 2003.

LAMARTINE ET L'INDE

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Plus connu pour son œuvre poétique, Alphonse de Lamartine est aussi un militant actif de la cause abolitionniste des esclaves (mais aussi de la peine de mort). Lors de la révolution de 1848, il joue un rôle décisif dans la proclamation de la République et l'adoption du drapeau tricolore. Il est ministre des Affaires étrangères du Gouvernement provisoire et l'un des signataires du décret d'abolition de l'esclavage. Parallèlement à son activité politique, il poursuit sa carrière littéraire. Il commence en 1839 la rédaction d'une tragédie d'abord intitulée *Les Noirs* avant de devenir *Toussaint-Louverture*. Cette pièce qui ne sera publiée et jouée qu'en 1850 comporte notamment le texte d'une Marseillaise noire. Candidat de « l'illusion lyrique » lors de l'élection présidentielle de 1848, il connaît un échec retentissant contre Louis Napoléon Bonaparte (ses adversaires ayant malicieusement laissé entendre dans les campagnes que La Martine était une femme). Retiré de la vie politique, il publie un *Cours familial de littérature* dans lequel il évoque avec enthousiasme l'esprit de l'Inde. Il écrivait déjà en 1838 : « *La philosophie indienne éclipse toutes les autres... L'Inde, c'est l'Océan, nous ne sommes que ses nuages... La clef de tout est aux Indes.* »

*

La vraie philosophie... est donc celle qui, ... correspond à la réalité de notre triste condition humaine et mortelle ici-bas, c'est-à-dire la philosophie de la douleur ! La philosophie de la douleur sanctifiée par l'acceptation et consolée par l'espérance, c'est la philosophie des Indes, de Brahma, de Bouddha, de Confucius, de Platon, du christianisme ; c'est celle qui nous a toujours paru, dès notre première dégustation de vie, contenir le plus de vérité, de réalité, de beauté, de révélation, de force, de grandeur, de vertu, d'espérance, d'encouragement à vivre, à aimer, à espérer, à agir.

Que dit cette philosophie de la douleur dans tous ces pays, dans toutes ces époques, dans toutes ces théologies, dans toutes ces langues ? Qu'a-t-elle dit d'abord dans les Indes ?

Elle dit : « Il y a un Dieu. Son œuvre le prouve. La vie est le témoignage de la vie. »

Elle dit : « Ce Dieu, Être des êtres, est infini, parfait, éternel. Sa nature le prouve ; l'infini, l'éternité, la perfection sont les attributs de l'Être des êtres. »

Elle dit : « Il a créé et il crée sans limite de temps, d'espace, de puissance, autant de créatures que l'infini de sa pensée comporte de sagesse, de puissance et de fécondité créatrices. Être, pour l'Être des êtres, c'est créer ! »

Elle monte par la pensée au fond des firmaments qui n'ont point de fond ; et elle dit : « Il est là ; » elle descend aux bornes de l'éther inférieur qui n'a point de borne, et elle dit : « Il est là ; » elle s'étend aux extrémités de l'espace qui n'a point d'extrémité, et elle dit : « Il est encore là, il ne finit jamais, il commence toujours, et il est tout entier partout où il est. »

Elle dit : « Il n'y a ni grandeur ni petitesse devant lui ; les choses ne se mesurent qu'à la gloire qu'elles ont d'émaner de lui. Chacune de ses pensées réalisées est aussi grande que l'autre, puisqu'elle est également de lui et en lui. »

Elle dit : « Nous sommes une de ses créatures, une de ses pensées réalisées, ni plus grande, ni plus petite que toute autre de ses créatures. Nous ne savons pas de quel nom il nous nomme dans son vocabulaire d'amour créateur, mais nous nous appelons ici-bas HOMMES. »

Références : Lamartine, *Opinions sur Dieu, le bonheur et l'éternité d'après les Livres sacrés de l'Inde*, Paris, Éditions Sand, 1984



Adoration du soleil, Varanasi, Inde

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

PRIÈRES

I

Être pur, si parfaitement identique à ta nécessité qu'il n'est folie de négation qui ne situe par rapport à toi, qui es le tout, son néant condamné à n'être qu'une forme renversée de l'affirmation ; que dis-je ! si effroyablement existant que la chose distincte de toi par ta volonté, la création, ne peut trouver un contenant que dans ton idée d'un extérieur, d'un rien, à cause que toi seul tu es infini et qu'il n'est pas d'extérieur qui te circonscrive ; si intimement confondu avec mon moi, si inséparable de ma liberté que c'est toi qui me soutiens jusque dans mon œuvre de destruction ; et à la limite extrême de mon effort, quand la matière et le vide, ensemble identiques et contraires, simultanément s'évanouissent de ma pensée, celle-ci aussitôt se transmue d'un inconcevable non-être, clos à ce vide et à ce plein, en cela qui est l'être même, le oui dont je suis séparé par le non qu'il renferme, le tout qu'un pur rien m'empêche de connaître, le lieu immobile de tout ce qui se meut et que nul mouvement ne peut atteindre, le Dieu en qui je suis comme ma notion d'un extérieur, d'une séparation, d'un rien est en moi... Réalité unique et révélée qui m'est d'autant plus chère que ce qui t'aime en moi n'est ni aucune des parties de mon être, sens, raison, sentiment, ni leur somme, mais l'être même, - derechef ce rien où le soleil du désir de ma perfection m'apparaît et me couronne. Toi qui es celui qui est, toi la loi, tu voulus être celui qui devient ; tu t'exaltas au-dessus de la loi. De ta plus humble idée, celle d'un rien, d'un extérieur, tu fis ta demeure ; tu y mis ton amour, afin qu'il t'appelât du dehors. Tu es vraiment celui qui donne sa lumière et son sang, Père, Fils, Esprit, je te salue. Que tout doré de mémoire de la cime de ma plus haute pensée à nouveau vers toi je prenne mon essor. Que dans ma vision du monde comme dans la tienne toute notion de rapport et de limite s'efface. Qu'il n'y ait plus ni fini ni infini. Que seul l'amour devenu lieu demeure.

Oscar Vladislav de Lubicz-Milosz
Bibliothèque russe et slave

*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

À PROPOS DE LUIS ANSA



Quetzalcoatl et Tezcatlipoca, Codex Borbonicus

*

« *Ma rencontre avec Luis Ansa a changé ma vie.* » C'est ainsi que pourraient le dire des milliers de personnes à travers l'Europe passant par les États-Unis, le Mexique, l'Argentine et l'Afrique.



Jamais en tous les cas il n'a laissé indifférents ceux qui l'ont côtoyé que ce soit à travers ses premiers livres touchant le soufisme, ou ceux plus connus racontant un bout de sa vie dans le creux des chamans. « *Les sept plumes de l'aigle* » « *Le secret de l'aigle* » et ceux issus de son expérience directe auprès des Naguals « *La nuit des chamans* » et « *Le mystère du Nagual.* »

Peintre, laqueur, professeur à l'école du Louvre, écrivain, conférencier, Luis Ansa sème durant des années dans le cœur de celui qu'il rencontre une amitié profonde pour celui qui sait la recevoir. Une amitié sans détour, franche, entière, forte et tendre à la fois à l'image de ce qu'il est.

Créateur de *la Voie du Sentir*, il la propose à notre vieille Europe habituée à penser, il ouvre ainsi à des milliers de personnes les portes du vivant.

En maître, il instruit, informe nos cerveaux malades d'ignorance sur ce qu'est la nature de notre situation humaine à qui il dédie sa vie offrant ce miel rare, puisé au cœur de l'épice donnée par ceux qui sont tout amour.

Ce qu'il redonne par-dessus tout à notre pauvre humanité pensante et seulement pensante, c'est le corps. « *La sensation du corps, une émotion qui contient le sentir* » qu'il explore tel un artisan. Un découvreur de ce qui existe dans la matière, cachée de nos yeux : la sensation du corps, l'âme du monde, l'esprit du corps comme il le nomme et le monde souverain contenu dans la matière.

Il côtoie alors les grands maîtres soufis tels Rumi, les grands maîtres de la mystique chrétienne : les femmes béguines et plus particulièrement Marguerite Porete, maître Eckhart : « *Que ton dieu soit issu de ta substance.* »

Que ce soit auprès des Soufis Naqshband, auprès des maîtres des maîtres, en maître des chamans : les Naguals, (titres dont il n'a que faire), Luis Ansa œuvre durant sa vie entière à restaurer la part noble en l'être humain, le libérant de la seule version philosophique, religieuse et psychologique dans laquelle nous sommes enfermés.

Plus particulièrement il ouvre à la femme pour la première fois dans cette planète, une voie royale de connaissance s'appuyant sur son fort désir et la profonde nécessité humaine de donner la possibilité au féminin, de naître dans ce monde et de porter sa propre parole au cœur d'une voie de connaissance. Il donne à la femme occidentale la mystérieuse roue de la femme toltèque.

La Voie du Sentir, touche ainsi le cœur de nombreuses femmes et de nombreux hommes désireux d'œuvrer en eux à une autre humanité.

Créant *la Voie du Sentir* issue de l'expérimentation directe avec le corps, Luis Ansa propose à nous autres occidentaux « *bien-pensants* » une profonde thérapie, celle du sentir, baissant ainsi considérablement la pression du mental qui nous rend fous, fous de raison.

Au cœur de la matière organique, il n'a de cesse de nous inviter à rejoindre le monde de la mémoire, un monde d'expérience et non de savoir, un monde sensible situé en dehors du mental.

Redonnant au corps sa place sans pour autant nier le mental, Luis Ansa n'a de cesse de nous exhorter à naître une seconde fois en plein cœur de la vie du corps et pas seulement de celle de l'esprit.

« *Si la chair a été cause de l'esprit, c'est une merveille ; mais si l'esprit a été cause du corps, c'est une merveille de merveilles. Mais moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse a habité cette pauvreté.* » Jésus, évangile selon Thomas.

Aujourd'hui, Luis Ansa est parti de cette terre, puisse-t-il vivre en paix. Dieu le garde.

Il œuvre ailleurs auprès des siens tel Omar Ali Sha, dans des mondes tout proches, si proches de nous, ainsi qu'il aime à le dire.

Le Nagual ne disparaît jamais, il plane tel l'aigle dans le ciel, il vous croise au détour d'un chemin, d'une idée, il danse avec la pluie, parle dans le vent...

Infinie gratitude à lui et profonde tendresse à notre Ami Luis Ansa.

Extrait du site internet de Luis Ansa

*

BIOGRAPHIE DE LUIS ANSA

L'initiation de Luis Ansa débute dans les ruines de Tiahuanaco, où, adolescent, il fait la connaissance d'El Chura, chaman, « homme au plumage de renard » qui le lancera à la recherche des sept plumes de l'aigle, des sept secrets de la vie. Cette rencontre en entraînera d'autres : celle du « gardien du temps », du vieux Chipès, de dona Maria, de l'amour, qui est le premier mystère du monde. Cette quête étrange, tourmentée, d'un savoir et d'une lumière, a bien eu lieu, un jour – une fois – entre la Sierra Grande, les ruelles de La Paz et le plateau du Machu Picchu.

En 1960, au centre de spiritualité orientale situé à Gretz, dans les environs de Paris, Luis Ansa reçoit pendant trois années, l'enseignement védique des maîtres de l'ordre de Ramakrishna.

Au contact de Raymond Abellio, écrivain, expert en phénoménologie de l'école de E. Husserl, il s'initie à cet art littéraire. Sa rencontre simultanée avec la redoutable école fondée par G. I. Gurdjieff où, sous l'égide de Vera Daumal, il passe six ans, et, en même temps en relation avec Lanza del Vasto, il reçoit dans ce cercle, l'enseignement de la difficile voie du lâcher prise, sur l'aspect social dans lequel, l'homme occidental passe le plus clair de son temps.

Puis il rencontre, en la personne du maître Idries Shah, et de son frère Omar Ali Shah, le soufisme, enseignement étranger à son origine chrétienne, où son esprit, évitant le système comparatif de notre pensée, a pu faire en sorte, d'apprendre à apprendre. Ce qui consiste, face à chaque errement, chaque rencontre, d'éviter de comparer le nouveau à ce que nous connaissons ou croyons connaître.

Le contact quotidien avec le soufisme, pendant plus de vingt ans, permet à Luis Ansa de pouvoir faire une synthèse des parcours des différentes traditions, et de se rendre compte, que dans toutes ces voies, aussi excellentes et profondes l'une que l'autre, il y avait un élément qui manquait à côté du verbe, et que ce phénomène qui déclenchait la nécessité du nommé était la sensation. La sensation du corps physique, et pas autre chose.

Plonger dans la féminité qu'est le « sentir », cœur de la sensation, et se laisser enseigner dans un lâcher prise total de tout ce que l'on connaît, soit sur la vie, soit sur soi-même, est une véritable *métanoïa*, sans maître, gourou, ni instructeur.

Luis Ansa fonde en 1994, l'association « l'Art du Secret ».

Extrait du site internet de Luis Ansa

*

OCCULTATION-RÉVÉLATION

...la piste de Thomas, nous ramène toujours en Inde. Il serait intéressant également de repérer les traces de l'*Évangile selon Thomas* dans le soufisme. J'avais commencé à en relever, mais j'ai été sollicité par d'autres centres d'intérêts.

Le thème du Père céleste et de la Mère terrestre me paraît très riche, le mythe de Sophia est révélateur du rôle de la Mère terrestre, ou plutôt d'un aspect de sa fonction, dans sa solidarité avec les humains qui va jusqu'à l'aliénation.

Dans le processus occultation-révélation, Sophia représente l'occultation alors que le Père se révèle et se reconnaît grâce au gnani. De plus en plus l'occultation me paraît indispensable à la révélation, car, sans elle, le feu embraserait tout tout de suite. Le thème revient de plus en plus dans mes papiers...

Émile
(lettre du 20.06.1989)



Autrice : Caroline Sury

LE SENTIMENT OCÉANIQUE

La sensation océanique, selon Romain Rolland... J'aime beaucoup cette expression. La sensation fait référence aux sens. Ce n'est donc ni mental ni émotionnel, mais physique. Nos cinq sens sont directement liés au corps. Les chamans véritables (Luis Ansa, Don Miguel Ruiz) mettent en avant nos sens et notre corps. Ils disent, et en cela ils rejoignent les gnostiques, que dans ce monde actuel l'homme a survalorisé le mental de manière excessive au détriment du physique. L'homme actuel est disharmonieux : il néglige outrageusement le potentiel sensuel et spirituel de son corps. Ils proposent "la voie du sentir" et affirment que l'écoute attentive du sentir du corps permet d'intégrer les impacts sensitifs au contact de notre environnement, et que ces impacts nourrissent notre spirituel. La sensation océanique c'est arrêter de limiter l'appréhension sensitive de notre corps par l'interprétation systématique et conditionnée des objets des sens par le mental. Arrêtons de penser les choses et de nous penser nous même ! La vraie vie est sensitive, sensuelle, physique, et le spirituel lui est intimement lié. Nous avons appris le monde et l'idée de nous-même par le langage de la part de nos aînés ignorants. Nous avons donné notre accord à cet apprentissage dans notre enfance sans pouvoir le récuser. Mais une fois adulte, nous avons ce pouvoir. Pourquoi ne pas s'en servir ? Qu'est-ce qui nous en empêche, sinon la peur, les habitudes, l'indolence et l'attachement ? Les chamans disent que notre corps de petit enfant a vécu le divin, avant la domestication par les mots. Nisargadatta dit : *"les mots ont tout fabriqué, mes paroles vont tout détruire"*. Jésus dans *l'évangile selon Thomas* dit : *"...ils ne voient pas qu'ils sont venus au monde vides"* ; et aussi : *"le royaume est comparable à ces petits qui têtent"*. Retrouver l'état de petite enfance, c'est exploser les limitations de la personne, et cela se vit physiquement, le mental en retrait ou effacé. Alors je suis. Plus de rêve, d'images, de concepts. Que dire de plus ? La marche s'éprouve en marchant, l'amour en aimant, la vie dans l'abandon de la séparation, dans la sensation océanique d'être tout ce qui entoure ce corps, les arbres, le sol, l'air, les formes apparaissantes. Émile disait : *"ce n'est pas la personne qui est libérée, on est libéré de la personne"*. Et c'est bien le corps qui demeure pour jouir de cette libération, main dans la main avec l'être dont il est le support temporaire. Tout le reste est imagination.

Christian

*

MIETTES DE GNOSE

DIALOGUE DE BOUDDHA ET DU BERGER



LE BERGER. *Mon repas est prêt, j'ai traité mes brebis. À la porte de ma cabane le verrou est mis, mon feu est allumé. Et toi, tu peux pleuvoir tant que tu veux, ciel !*

BOUDDHA. *Je n'ai plus besoin de nourriture ni de lait. Les vents sont ma cabane, mon feu s'est éteint. Et toi, tu peux pleuvoir tant que tu veux, ciel !*

LE BERGER. *J'ai des bœufs, j'ai des vaches, j'ai les prairies de mes pères et un taureau qui couvre mes vaches. Et toi, tu peux pleuvoir tant que tu veux, ciel !*

BOUDDHA. *Je n'ai ni bœufs, ni vaches. Je n'ai pas de prairies. Je n'ai rien. Je ne crains rien. Et toi, tu peux pleuvoir tant que tu veux, ciel !*

LE BERGER. *J'ai une bergère docile et fidèle. Depuis des années elle est ma femme ; je suis heureux de jouer la nuit avec elle. Et toi, tu peux pleuvoir tant que tu veux, ciel !*

BOUDDHA. *J'ai une âme docile et libre. Depuis des années je l'exerce et je lui apprends à jouer avec moi. Et toi, tu peux pleuvoir tant que tu veux, ciel !*

Extrait de : Nikos Kazantzaki, Alexis Zorba, Pocket/Plon, 2007, p. 27

Tu sais bien que ces cruelles méditations, loin de me faire lâcher pied sont, au contraire, des allume-feux indispensables à ma flamme intérieure. Parce que, comme le dit mon maître Bouddha, « j'ai vu ». Et puisque j'ai vu et que je me suis entendu d'un clignement d'œil avec l'invisible metteur en scène, plein de bonne humeur et de fantaisie, je peux désormais jouer jusqu'au bout, c'est-à-dire avec cohérence et sans découragement, mon rôle sur la terre. Car ayant vu, j'ai collaboré, moi aussi, à l'œuvre que je joue sur la scène de Dieu.

Nikos Kazantzaki,
Alexis Zorba, Pocket/Plon, 2007, p. 108

*

J'estime de l'essence de la Poésie qu'elle soit, selon les diverses natures des esprits, ou de valeur nulle ou d'importance infinie : ce qui l'assimile à Dieu même.

Paul Valéry
(Question de poésie)

*

Je m'identifie au Rien d'où le vide et le plein, le temps et le mouvement sont bannis et dans ce Rien je reconnus le Lieu de la Sainte Lumière.

Oscar Vladislav de Lubicz-Milosz
Memoria

*

Or, remontant ainsi des conditions données vers le principe suprême à établir, nous nous trouvons face à face avec un Feu poétique, dont la splendeur subtile pénètre toute vraie poésie, gonfle les paroles des prophètes et les révélations des illuminés, s'exprime dans les formidables explosifs que sont les Védas, les livres de Lao-Tseu, la Kabbale et les innombrables réservoirs de pétrole qui furent bâtis autour. Aucun poète que nous aimions, aucun de ceux qui nous secouent du ventre à la nuque, aucun de ceux qui s'emparent de notre souffle qui ne soit un porte-parole de la Doctrine-une.

René Daumal,
(Chaque fois que l'aube paraît, Gallimard, p. 41).

*

PAROLES DE L'INSTANT

L'éternité n'a pas un instant à perdre !

Le pardon trahit-il une faiblesse chez celui qui l'accorde ou bien traduit-il
l'effacement de l'ego ?

Pourquoi la vie ?
Parce que !

Pour l'ego, l'abnégation est une manière de s'imposer.

L'amour, comme l'arbre de vie, doit se dessiner en taille douce.

Posséder la beauté ?
C'est elle qui nous possède !

Lune, miroir du soleil qui exorcise la mort.

La métaphysique ne se pense pas, mais se vit.

Le grand mystère, c'est la conscience.

La mort confirme l'inanité de l'ego.

Jacques



GNOSE DE GOSSE



Les *Indégivrables* : Le Monde du 3 octobre 2019

Jésus a dit :
L'homme vieux sur ses jours n'hésitera pas
à interroger un tout petit enfant de sept jours
au sujet du lieu de la Vie,
et il vivra,
parce que beaucoup de premiers se feront derniers,
et ils seront Un.

Log. 4

*

CONTES

LA ROSE DE BAKAWALI

(par Malou d'après la traduction de Joseph Héliodore Sagesse Vertu Garcin de Tassy, dans *Allégories, récits poétiques et chants populaires*, 1876 BNF Gallica)
Suite

La Rose de Bakawali n'est autre que le Graal : « Les philosophes et les soufis ont établi que les perfections de Dieu sont son essence. Avant la création des choses, c'était le temps de l'existence invisible, ou de la parole. Alors Dieu existait en Lui-même ; le soleil lumineux de son essence était caché derrière la voile du mystère. Lorsqu'il voulut se manifester au dehors pour prouver que la Parole est aussi manifeste, alors il créa l'univers. C'est ainsi que l'unité de Dieu alla se réfléchir dans le miroir du néant. » (Garcin de Tassy). Le monde est le miroir de Dieu. Il est Dieu se réfléchissant Lui-même en Lui-même. Qui se connaît soi-même ne peut que s'aimer Soi-même : « ... le proverbe disant que celui qui se connaît lui-même connaît son Créateur s'applique bien à l'homme car il connaît et sa propre essence et celle de Dieu ». Je crois chercher le Soi, mais c'est Lui qui me cherche. Et je ne puis le trouver nulle part ailleurs qu'au-dedans de moi-même.



*Rose verte, Jardin
Montagne, Réunion*

de Cendrillon, La

Husn-ara demande à sa sœur, Jamila, s'il est bon de laisser Bakawali célibataire. « *Une jeune fille amoureuse doit pouvoir être unie à celui qu'elle aime.* » Mais celle-ci rétorque : « *Tu n'es pas sans savoir qu'elle est amoureuse d'un humain, un mortel. Une telle union est impossible à envisager. Dois-je accepter de violer nos usages ?* »

« *Certes, il serait inconvenant de marier une déesse à un être grossier. Mais si cet humain se révélait avoir réalisé les qualités d'un être parfait, ne serait-il pas le reflet de la sagesse divine ? Un homme est capable de réunir les perfections du monde temporel et du monde spirituel. Ne dit-on pas que l'essence de l'homme est placée entre le temps et l'éternité. Que l'ombre de Dieu et la forme humaine sont manifestes en elle ? Le cœur est quelque chose d'admirable ; car, malgré son exigüité, le Créateur des deux mondes y a établi sa demeure. Lorsqu'un homme soumet toutes les créatures du monde, il est l'image de Dieu. L'homme peut réunir en lui-même les qualités et les perfections divines. S'il a trouvé le trésor caché alors il a réalisé son identité.* »

Pour finir de convaincre Jamila, Husn-ara lui montre le portrait de Taj-ulumluk : « *Voilà l'image du prince dont ta fille est éprise. Vois son harmonieux visage ! Ne mérite-t-il pas d'être uni à Bakawali ?* »

À sa vue, Jamila consent. « *Mais où aller le chercher et comment l'amener ici ?* » « *J'en fais mon affaire. Faites les préparatifs du mariage, je vous l'amènerai !* »

Jamila apporte le portrait à Firoz qui consent au mariage et fait les préparatifs des noces. De chaque côté, chacun se prépare. Vêtus de leurs habits royaux, parés de bijoux précieux le cortège nuptial avance vers le palais de Firozschah.

Ce jour était le jour le plus long de l'année.

Chants, musique, danses jalonnent le parcours. Firoz les accueille, Jamila et Husn-ara entrent les premières dans la salle où attendent les invités. Les tables sont garnies de gâteaux, sucreries, sorbets. Le vin coule à flot dans les coupes. Les époux sont invités à s'asseoir sur un sofa majestueux. Des femmes chantent et content des louanges. Musique et danses continuent dans la joie jusque tard dans la nuit.

« *Lorsque les deux mariés sont ensemble, ils se donnent des témoignages de leur amour. Si le papillon aperçoit quelque part la bougie allumée, il ne peut se contenir et va s'y précipiter. Voit-on le rossignol s'éloigner de la rose, ne la*

serre-t-il pas au contraire contre lui, comme un objet bien-aimé ? Et lorsque la perruche aperçoit un miroir, peut-elle s'empêcher de parler ? »



Cortège nuptial, Art du Mithila



Musique et danse au Rajasthan

Firoz accorde à Taj-ulmuluk d'emmener Bakawali dans son pays. Ils voyagent accompagnés d'un grand équipage. Taj retrouve Lakkah et Mahmouda. Elles sont trois, maintenant, à entourer Taj.

* * *

Amarnagar est la ville des immortels sur laquelle règne le dieu Indra. Il est le souverain des génies et des fées. Il passe son temps en divertissements, chants, danses, musique et autres nourritures.

Les fées, les génies des royaumes célestes viennent chanter et danser pour lui. Or, il s'aperçoit que Bakawali ne vient plus depuis longtemps à sa cour. On lui rapporte son alliance avec un mortel : « *Elle est tombée dans les rets de l'amour et boit à longs traits dans la coupe de l'union. Elle ne vit plus qu'à travers lui.* »

Indra se met en colère et l'envoie chercher. Dans la nuit, un cortège de fées la réveille, lui rapportent l'ordre du Seigneur céleste, elle les suit dans le char qui s'envole dans les airs. Parvenue devant lui, Bakawali le salue respectueusement. Avant de la voir danser, il intime l'ordre de la jeter au feu afin de purifier son corps de l'odeur du contact humain. Cette rose du jardin de la grâce est réduite en cendre puis les cendres sont répandues sur de l'eau enchantée. Ranimée, elle retrouve sa forme première et danse et chante pour Indra toute la nuit.

Avant que ne pointe l'aurore, Bakawali remonte sur le char, rentre en son jardin. Elle se baigne dans un bassin d'eau de rose et rejoint Taj encore endormi.

Toutes les nuits, Bakawali se résigne à ce rituel. Mais chaque jour nouveau, elle revient vers Taj.

Une nuit, Taj se réveille et découvre l'absence de Bakawali auprès de lui. Il la cherche partout dans le palais, dans les jardins, sans la trouver. Mais au petit matin, il est étonné, à son réveil, de la voir endormie à ses côtés.

La nuit suivante, il reste éveillé. Après minuit, il voit le char ailé venir chercher Bakawali. Sans se faire voir, il saisit un pied du char qui s'élève très haut au-dessus de la terre pour entrer au royaume d'Indra. Il se blottit dans un coin, observe la purification et la renaissance de Bakawali, passant de la douleur à la stupeur. Il voit Bakawali se diriger vers Indra et se mettre à danser au rythme d'un

tambour frappé par un vieillard qui ne parvient pas, cette nuit-là, à suivre la cadence. Taj qui s'est approché sans se faire remarquer, prend sa place, joue avec cœur en entraînant Bakawali dans une danse effrénée, avec une grâce encore jamais atteinte. L'un et l'autre sont unis dans ce jeu et cette danse.



Danseuse et musicien, Temple de Keshava, Belur, Karnataka

Indra charmé, subjugué de tant de beauté, ôte le collier de diamants qui orne son cou, le tend à Bakawali qui le tend au musicien sans cesser de danser.

Avant que ne pointe l'aurore, Bakawali remonte sur le char, Taj s'y suspend. Pendant que Bakawali se baigne dans le bassin d'eau de rose, il rejoint le lit où elle le retrouve un peu plus tard. Au réveil, Taj lui raconte l'événement de la nuit, comme s'il racontait un songe puis lui tend le collier qu'il sort dessous son oreiller. Bakawali se met en colère : *« Tu as vu ce que tu n'aurais pas dû voir. En voulant connaître le mystère de ma disparition, tu mets notre union en péril. Maintenant que tu sais, tu voudras revenir. Il est impossible d'échapper à son destin, c'est ainsi. Demain nous verrons ce qu'Indra choisira de faire de nous ! Mais je crains un grand danger. »*

Cette nuit-là, Taj à nouveau joue du tambour et Bakawali danse. L'ensemble est encore plus beau que la veille. Indra est ravi au point qu'il offre à Bakawali de lui accorder un vœu. Elle lui fait la demande fatale de la laisser partir avec le musicien. Indra se met en colère :

« Comment un homme, un simple mortel, ose-t-il penser posséder une fée telle que Bakawali ? Puisque tu le désires ainsi et que j'ai donné ma parole, alors pars avec cet homme, mais pendant douze années ton corps sera de marbre du nombril à la pointe de tes pieds ! »

Ainsi transformée, Bakawali a disparu aux yeux de tous pendant que les fées se saisissent de Taj et le jettent hors du paradis.

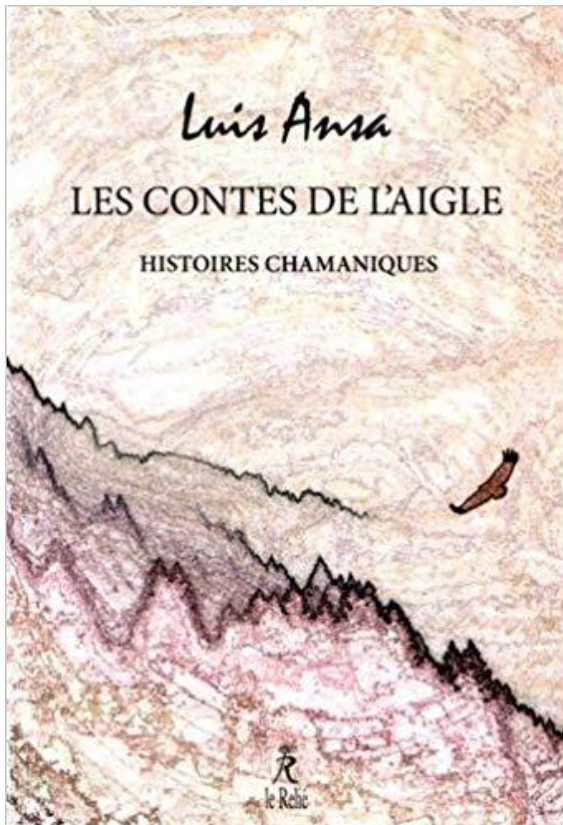
(à suivre)

*



Rose de porcelaine, Jardin Gonthier, Rivière Saint-Louis, Réunion

LES CONTES DE L'AIGLE.
Luis ANSA
Histoires chamaniques Éditions le Relié 2016



PRIÈRE CHAMANIQUE

Seigneur, par mon esprit vierge de tout savoir, je sais que le monde où je suis n'est qu'un immense royaume de ta grandeur.

Par mes sens et par mon corps, je vois et je sens ta présence au moyen des sons, des parfums et des saveurs. Ce sont des touches sensibles à travers lesquelles se manifestent en ma conscience, ton mystère, ton origine. Je ne peux que te rendre grâce, toi mon principe.

Plongé dans le temps, j'ai découvert que ta vie n'est qu'un temps unique, un instant où mon esprit a été, invitant la pensée, la réflexion et le doute.

Je ne peux que vivre dans cet étonnement !

Par ce regard que j'ai eu, j'ai été séduit par ta création, ne pouvant qu'entrer dans le ravissement de ta lumière et de tes aspects, ainsi j'ai découvert

que j'aime ce monde miroitant, changeant et enivrant dans lequel tu m'as plongé.

Depuis ce jour de grâce, je me suis immergé dans la substance de ton rêve, découvrant et révélant le principe féminin de ma genèse.

Dans cet espace d'amour, je suis ravi par la matrice qui me contient, libre des heures longues qui passent et des distances mensongères.

Je sais que je suis l'homme né de toi !

Regardant à l'intérieur de moi-même, j'ai été séduit par ce mystère féminin qui m'habite et me recrée !

Je ne suis qu'un instant de toi Seigneur, étonné, les yeux grands ouverts.

Voilà le tableau du rêve où, au commencement, l'homme a décrit par le dialogue l'enchantement d'un regard unique.

LES DEUX LOUPS

Un vieil Indien explique à son petit-fils que dans chaque être humain il y a deux loups qui se font une guerre sans merci.

Un loup représente la colère, la jalousie, l'orgueil, la peur et la honte ; l'autre est la douceur, la bienveillance, la gratitude, l'espoir, le sourire et l'amour.

Inquiet, le petit garçon demande : « Et quel loup est le plus fort, grand-père ? » et le vieil Indien lui répond : « Celui à qui tu donnes à manger ».

*



Illustration : Federica Matta



COURRIER DES LECTEURS

QUE RECHERCHONS-NOUS TOUS ?

Le 28 juillet 2019

Bonjour chers amis, ...

Parlant d'un de vos amis hier lors de nos échanges de fin de soirée, on se posait la question suivante :

Que recherche une personne qui est sous l'emprise de certaines addictions ? Que veut cette personne ?

Pour avoir traversé des situations difficiles notamment ces dernières années, je parle de mon expérience.

En fait je crois que nous cherchons tous la même et unique chose : LE SOI

Cette recherche du SOI, s'effectue dans la pratique selon notre propre niveau d'évolution. À un certain niveau d'évolution de notre conscience, on est tenté :

- Par la cigarette, l'alcool, ou encore on prend le chemin des substances hallucinogènes...
- À un autre niveau de conscience, on fait du sport,
- On se lance des défis par exemple,
- On étudie la psychologie,
- On étudie les textes spirituels, on pratique le yoga, le zen, le renoncement....
- On peut aussi voir chez une autre personne du même sexe ou du sexe opposé le reflet de ce que nous recherchons depuis toujours au plus profond de soi. Alors on est prêt à tout quitter pour cette rencontre des âmes que l'on croit fusionnelle.

Ces différents points ne sont pas exclusifs les uns des autres, et on peut retrouver chez la même personne beaucoup de ces points qui cohabitent en même temps.

Les plaisirs apportés par certaines substances ou la sérénité vécue par certaines pratiques (zen, yoga, méditation, ...) ou encore le bonheur partagé avec la personne "miroir", nous donnent la sensation de communion mystique avec soi-même. Cette sensation peut être plus ou moins forte, mais peut être aussi tellement puissante avec le risque de se transformer en addiction ou dépendance.

Reste au bout de ces chemins tumultueux, la quête inassouvie du SOI et de la voie pour y parvenir, même si nous savons déjà intellectuellement parlant que la Vérité est un pays sans chemin....

Paul

*

Le 28 juillet 2019

Bonjour Paul

Oui je suis tout à fait d'accord avec toi. Mon expérience concorde avec la tienne. Nous cherchons tous le Soi, sans le savoir sans le vouloir.

Je me souviens avoir entendu il y a très longtemps que pour les philosophies de l'Inde, toute quête, tout art menait au Soi. Cela m'a profondément marqué même si à l'époque je ne comprenais pas du tout ce que l'on entendait par le Soi.

Beaucoup plus tard, j'ai découvert, extrait du *Tripurarahasya*, le dialogue de la princesse Hemalekha avec le prince Hemacuda qui résonna intensément en moi : « *C'est avec un esprit entièrement purifié qu'il convient de réfléchir sur la nature du Soi. Il n'est rien de visible, rien d'exprimable. Comment pourrais-je te le décrire ? ... Cette essence qui est la tienne, personne ne peut te la désigner de l'extérieur. C'est à toi de la voir par toi-même...* »

Voir par soi-même, Chacun ne peut faire que sa propre expérience. On ne peut donc juger de celle d'autrui. La *Yogatattva Upanishad* m'a paru révéler l'évidence même : « *Les âmes individuelles sont prisonnières des heurs et malheurs qui les affectent en ce monde ; pour les délivrer du pouvoir de l'Illusion il faut leur donner la connaissance du Brahman, grâce à quoi l'individu n'est plus affecté par la mort, et ne risque plus de renaître. Cette connaissance est difficile à acquérir, mais elle est le bateau qui permet de franchir le fleuve des renaissances ; On peut l'atteindre par mille chemins divers, mais elle est Une en vérité, refuge suprême au-delà de quoi il n'y a rien !... Cela se manifeste de soi-même, et la vraie nature de ce Brahman est au-delà du langage sous toutes ses formes, tant humaines que divines. Cela ne peut se mesurer, Cela ne bouge pas, Cela ne peut être souillé, Cela ne peut éprouver de souffrance, Cela transcende toute réalité, et cependant Cela est investi par les effets du péché et du mérite, lorsque Cela prend la forme d'une âme individuelle !* »

On ne découvre jamais que ce qui est inscrit au fond de Soi-même. Non pas son Soi, mais le Soi, - universel, lumière omniprésente à tout instant en chacun. Le Soi est indescriptible. Ne peut en parler que celui qui en fait l'expérience. Mais celui qui en fait l'expérience sait qu'il ne peut en parler...

Amitiés

Yves

*

Le 29 juillet 2019

Bonsoir mon cher Yves, c'est toujours un réel plaisir de te lire et d'échanger avec toi.

Sur mon chemin, en quête du SOI, au fil des mes tribulations je me suis égaré 1000 fois, et je me suis relevé 1001 fois.

Comme Milarepa qui construisait des tours et des forteresses avant que Marpa ordonne de démolir...

Cycle de souffrance qui nous pousse à quitter les chemins sans fin de la quête extérieure,

Cycle de souffrance qui peut-être mènera à la Connaissance, à la révélation du Soi.....

Amitiés

Paul

*

Le 30 juillet 2019

Oui, c'est comme si, de vie en vie, nous tournions en rond pour mieux retourner à la maison.

En fait, il n'y a rien de nouveau sous le soleil : « *Nous avons traversé les ténèbres de l'océan et l'immensité de la terre. Nous avons enfin trouvé la fontaine de Jouvence. Elle nous attendait patiemment, au cœur de nous-mêmes* » (Rûmî)

Amitiés

Yves

*

METTRE À MORT LA SOUFFRANCE

Le 1^{er} août 2019

Bonjour mon cher Yves. Bonjour Marie Céline.

Les véritables chamans, Luis Ansa et Don Miguel Ruiz dont je suis en lecture nourrissante sont clairs sur le fait que le domaine de la psychologie est aujourd'hui dépassé, ils affirment que les fondements de Freud, Lacan, Jung sont en très grande partie révolus. Mon ami très avancé Émile ne dit pas le contraire dans ses écrits infiniment justes lorsqu'il invite à abandonner le psychique pour se découvrir pneumatique. Ses propos seront découverts plus tard par davantage de personnes, ils sont universels. Quelle chance inouïe nous avons de les avoir rencontrés nous sommes des pionniers du nouveau monde en gestation, et nous sommes bien sûr en amont du monde avec ces propos lumineux.

Il serait très intéressant de faire une étude de parallèles entre *l'évangile de Thomas* et les écrits de ces chamans, tant leur connivence se vérifie à chaque page... Ces Auteurs sont de véritables gnostiques, ils affirment entre autres que la tradition des chamans authentiques d'Amérique latine trouve son origine dans le passé chez des initiés venus d'Orient, au cours des 20 derniers siècles, avant la conquête espagnole...

Les chamans affirment que la transformation radicale de la mentalité collective est bien lancée, que les gens ordinaires sans aptitude à y participer activement par des choix issus de prises de conscience sont embarqués à leur insu et que donc le changement ne connaît pas de freins. Cela me semble vérifiable dans la société, avec le troisième œil, celui qui voit ce qui est caché. Tout est bien, comme le dit Nisargadatta, le monde fonctionne de lui-même, je n'ai pas à m'en occuper. Voir est suffisant. Voir, entendre, goûter, toucher, sentir grâce au corps libéré du mental est Vivre. Dans les écrits de L. Ansa comme dans ceux de Ruiz, la non dualité est dite à de multiples occasions, mais avec discrétion, afin de ne pas effrayer un large panel de lecteurs visés, qui du coup glisseront sur cet ultime sans s'y arrêter consciemment. Mais l'inconscient (90 % de la conscience) voit tout et s'inscrit dans les cellules. Ce que proposent ces hommes avertis c'est de passer du mental au sentir corporel. Ils proposent de "mettre à mort la souffrance" par la vie au présent, dans l'abandon de tout ce qui a été construit, le personnage et le monde qui ne sont que des constructions symboliques fondées sur la symbologie du langage, que ce langage soit français, chinois ou toltèque. C'est universel et merveilleux. Nous avons besoin pour y accéder de nettoyer nos cellules de toutes nos croyances erronées, alors je dis allons-y et incluons dans ces croyances la première de toutes, la croyance je suis le corps, je suis la personne. Et alors je rejoins là Nisargadatta et

Jésus le Vivant qui affirment : le suis la lumière. « *Alors il tua le grand personnage* ». Ansa affirme que Dieu est une mémoire charnelle (pas un souvenir mental). Je comprends que nous avons tous vécu Dieu dans le corps lorsque nous étions âgés d'un an et donc que le corps s'en souvient dans ses cellules. Si nous nettoyons tout ce que le mental a ajouté par-dessus au cours de notre domestication par la symbologie et les expériences avec identification, nous pouvons faire en sorte de retrouver cette mémoire divine jamais disparue, seulement recouverte. Et nous avons, nous les gnostiques, les clés pour cela, pour récuser nos fausses croyances je suis untel, je pense, je souffre, je veux, je possède, je sais !!! Gratitude éternelle à mon ami très avancé Émile pour les diamants de sa parole.

Dans l'amour

Christian

*

À PROPOS DE MAÎTRE ECKHART

Le 17 août 2019

Bonjour Yves,

Je te remercie pour les conférences :

- Celle de Géraldine pas encore écoutée mais peut-être proche du cours qu'elle nous a donné pour le même sujet ? je la (ré) écouterai volontiers.
- Idem pour Boissière que je ne connais pas.

En ce qui concerne le sujet sur lequel tu te penches relatif à la compréhension qu'Isabelle Raviolo a de M. Eckhart, ses limites, le fait qu "elle ramène Eckhart dans le camp de l'orthodoxie..." alors qu'il la transcende, ses analyses, etc....et la différence de point de vue entre le gnostique et celui d'I.R., m'intéressent particulièrement. Mais cette étude risque de te prendre beaucoup de temps...

Hier j'ai entendu sur France-Culture un historien parler du côté chinois de la philosophie de Léonard de Vinci. Celle-ci pourrait se résumer dans cette phrase, si je me rappelle bien : " fluidité et être de passage ". Vinci aurait-il été quelque peu gnostique ?

En ce qui concerne ce que tu indiques : "Pour le gnostique, " l'homme est un dieu déchu..." " et non une créature ", je souhaiterais, quand tu auras un moment, peut-être lors des rencontres, bien sûr si tu es d'accord, que tu approfondisses, déplies cette pensée. Mais sans doute l'as-tu fait un grand nombre de fois dans les cahiers...

Christine

*

Le 17 août 2019

Bonjour Christine

On peut trouver d'autres conférences très intéressantes en cliquant sur **Maître Eckhart YouTube**, en faisant attention toutefois de ne pas tomber sur un certain Eckhart Tolle (qui a repris abusivement le nom d'Eckhart).

Je ne sais pas dans quoi je me suis lancé avec cette thèse d'I. Raviolo, mais je commence à y voir un peu plus clair et à avoir une trame.

Gershom Scholem me semble aller beaucoup plus en profondeur et fait des rapprochements tout à fait percutants avec les sagesses de l'Inde. Si tu ne l'as pas déjà lu, je te conseille *Les Grands courants de la mystique juive*, Payot

Pour Léonard de Vinci, je ne sais pas mais il est à la mode depuis le *Da Vinci Code*

Côté chinois, j'ai trouvé un article sur *Maître Eckhart et le Tao*

" *l'homme est un dieu déchu qui se souvient des cieux...*" c'est une citation de Lamartine, auquel je consacre un article dans le cahier 168

Pour résumer il y a deux approches.

Pour l'approche exotérique dualiste, Dieu est un être tout puissant extérieur qui a créé le monde ex nihilo et ensuite créé l'homme « à son image et à sa ressemblance » avec un peu de terre en lui insufflant tout de même son souffle (Ruah). Il y a donc toujours une séparation, une dualité entre la créature et son créateur. L'homme ne peut au mieux que ressembler à son image.

Pour l'approche ésotérique non-dualiste, le monde et l'homme sont une émanation de la puissance divine. Le jeu de la manifestation provoque la descente d'une série

de voiles (comme une chute de rideaux successifs) qui masquent à l'homme son origine lumineuse : c'est l'occultation, ce qui signifie que Dieu est simplement caché en apparence. Si l'homme s'identifie à son corps et à son mental, il se prend pour un ego enfermé sur lui-même et séparé de tout le reste. S'il effectue sa metanoïa et retourne son regard vers son origine, il découvre son Visage d'avant sa naissance, il réalise alors que sa nature propre est divine, qu'il n'y a pas de différence entre son petit je et le JE de Dieu, que son vrai moi est le Soi intérieur et extérieur à la fois. Il ne se prend plus pour une créature soumise à la naissance et à la mort mais sait qu'il est non-né, qu'il n'y a pas de dualité entre lui et Dieu. « *Autre que Lui n'est pas* ». Un peu comme une vague qui découvrirait brusquement qu'elle n'est pas une petite forme limitée mais qu'elle est l'océan illimité tout entier. « *Je suis le Tout...* »

À bientôt

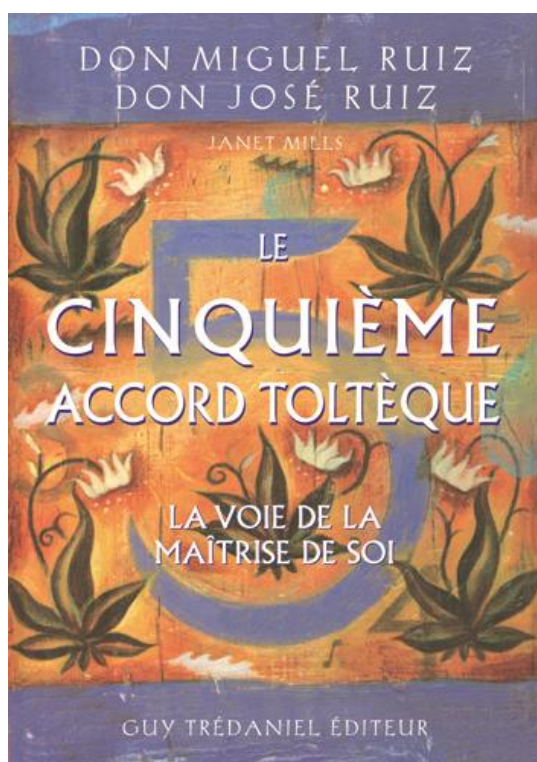
Yves

*



BIBLIOGRAPHIE

Don Miguel RUIZ et Don José RUIZ
LE CINQUIÈME ACCORD TOLTÈQUE
La voie de la maîtrise de soi
Guy Trédaniel éditeur 2016



Dans le processus de recouvrement de votre conscience, le cinquième accord* joue un rôle important, puisqu'il utilise le pouvoir du doute pour briser tous les sorts dont vous êtes victime. C'est une intention puissante de votre part que d'utiliser votre magie pour recouvrer la présence que vous avez perdue voici très longtemps. Quand toute votre attention cesse d'être fixée sur votre histoire, vous parvenez à voir ce qui est réel ; vous devenez capable de ressentir ce qui est réel. Sitôt que vous n'êtes plus possédé par une symbologie, vous recouvrez la présence que vous aviez quand vous êtes né, et les émotions de votre entourage s'ajustent immédiatement à votre présence. Alors, vous donnez

aux autres la seule chose que vous possédiez réellement, c'est-à-dire vous-même, votre présence, et ça fait toute la différence. Mais cela n'arrive qu'une fois que vous êtes totalement authentique.

Imaginez un instant que vous redeveniez comme vous étiez quand vous étiez tout petit, avant d'avoir compris la signification du moindre symbole, avant que la connaissance ait pris possession de votre esprit. Quand vous recouvrez votre présence, vous êtes pareil à une fleur, pareil au vent, à l'océan, au soleil, à la lumière. Vous êtes exactement pareil à vous. Il n'y a plus rien à justifier ; plus rien à croire. Vous êtes simplement là pour exister, sans raison particulière. Vous n'avez aucune mission à accomplir, sinon d'apprécier votre vie et d'être heureux. Vous n'avez qu'à être votre moi réel. Soyez authentique. Soyez la présence. Soyez le bonheur. Soyez l'amour. Soyez la joie. Soyez vous-même ; c'est là l'essentiel. C'est là la sagesse.

Ceux qui n'ont pas encore la sagesse sont en quête de perfection ; ils cherchent Dieu ; ils cherchent le paradis et s'efforcent de le trouver. En l'occurrence, il n'y a rien à chercher. Tout est déjà là. Tout est en vous. Vous n'avez pas à chercher le paradis ; vous êtes le paradis, ici et maintenant. Vous n'avez pas à chercher le bonheur ; vous êtes le bonheur, où que vous vous trouviez. Vous n'avez pas à chercher la vérité ; vous êtes la vérité. Vous n'avez pas à chercher la perfection. C'est une illusion. Vous n'avez pas non plus à vous chercher vous-même ; vous ne vous êtes jamais quitté. Vous n'avez pas davantage à chercher Dieu ; Dieu ne vous a jamais quitté. Dieu est toujours avec vous ; et vous êtes toujours avec vous-même. Si vous ne voyez pas Dieu partout, c'est parce que votre attention est fixée sur tous les dieux auxquels vous croyez réellement.

L'infini est présent partout, mais si vous êtes dans l'obscurité, vous ne voyez pas ce qui s'y trouve. Vous ne le voyez pas, puisque vous ne voyez que votre propre connaissance. Vous guidez votre création grâce à ce rêve, et quand vos connaissances ne parviennent pas à expliquer ce qui se passe dans votre vie, vous vous sentez menacé. Ce que vous savez, c'est ce que vous voulez savoir, et tout ce qui menace vos connaissances porte atteinte à votre sentiment de sécurité. Mais un jour viendra où vous réaliserez que la connaissance n'est rien d'autre que la description d'un rêve.

Vous êtes l'inconnaissable. Vous n'êtes là que pour vivre cet instant, dans ce rêve. Être n'a rien à voir avec la connaissance. Il ne s'agit pas de comprendre. Vous n'avez pas besoin de comprendre. Il ne s'agit pas non plus d'apprendre. Vous êtes là pour désapprendre, c'est tout, jusqu'à ce que vous réalisiez que vous ne savez rien. Vous ne savez que ce que vous croyez, que ce que vous avez appris, tout ça pour découvrir un jour que ce n'était pas la vérité. Socrate, l'un des plus grands philosophes de tous les temps, a mis toute une vie à parvenir au point où il disait : « *En ce qui me concerne, tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien* ».

p. 196 / 199

Le rêve de l'attention seconde prend fin au moment où il se produit quelque chose de très important dans votre vie, qu'on appelle le jugement dernier. C'est en effet la dernière fois qu'on porte un jugement contre soi-même ou contre n'importe qui d'autre. C'est le jour où l'on s'accepte enfin comme on est, et où l'on accepte du même coup les autres tels qu'ils sont. Quand vient le jour de notre dernier jugement, la guerre s'achève dans notre tête et le rêve de l'attention tierce débute. Ce sera la fin de notre monde, mais également son début, puisque nous ne serons plus dans le rêve des guerriers. Nous serons dans le monde supérieur, que j'appelle le rêve des maîtres.**

Les maîtres sont d'anciens guerriers. Ils ont gagné leur guerre personnelle et sont en paix. Le rêve des maîtres est un rêve de vérité, un rêve de respect, un rêve rempli d'amour et de joie. C'est le terrain de jeu de la vie ; c'est ce que nous sommes destinés à vivre, et seule la conscience peut nous y conduire.

De nombreuses religions parlent du Jugement dernier comme d'une punition pour les pécheurs. Elles en parlent comme du jour où Dieu viendra nous juger et anéantira tous les pécheurs. Ce n'est pas vrai. Le jugement dernier est une carte du Tarot, ce dernier étant lui-même une ancienne mythologie qui nous vient d'Égypte. Quand les écoles de mystère parlent du jugement dernier, on attend ce jour avec impatience, puisque c'est celui où les morts sortiront de la tombe, celui où nous ressusciterons tous. C'est le jour où on retrouve la conscience, où l'on se réveille du rêve du monde souterrain. C'est aussi le jour où on n'a plus peur d'être à nouveau vivant. On revient enfin à son état véritable, à son moi divin, et l'on éprouve alors une communion d'amour avec tout ce qui existe.

La résurrection est un concept merveilleux qu'on retrouve dans les écoles de mystère tout autour du globe. Une fois que vous avez conscience que pratiquement tout ce que vous avez appris à l'aide de symboles n'est pas la vérité, il ne vous reste plus qu'à jouir pleinement de la vie, et c'est cela la résurrection. Tant que vous attribuez un sens à toutes choses par le biais de symboles, votre attention est dispersée dans de nombreuses choses à la fois. Quand vous cessez de projeter ce sens sur chaque chose, vous êtes dans un état de communion et vous devenez alors le grand Tout. Vous devenez le seul être vivant qui existe. Il n'y a plus de différence entre vous et n'importe quelle étoile dans le ciel, ou entre vous et le moindre caillou du désert. Tout ce qui existe fait partie du seul être vivant qui soit. Quand vous vivrez cette vérité, fût-ce pour un instant seulement, toute la structure de votre système de croyances disparaîtra et vous vous retrouverez dans ce merveilleux rêve du paradis....

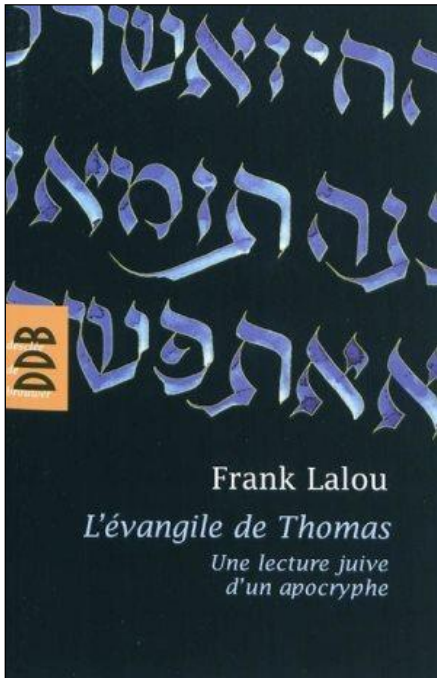
p. 173/175

*Le cinquième accord toltèque : *Soyez sceptique, mais apprenez à écouter.*

**Dans la terminologie de l'Auteur, le « rêve de l'attention première » est l'existence dans sa première étape, où tout ce qui est appris depuis l'enfance est pris pour réel ; le « rêve de l'attention seconde » est la condition de ceux qui remettent en question ce qu'ils ont appris, sont des guerriers intérieurs en recherche de la vérité ; et le « rêve de l'attention tierce » est le rêve des maîtres qui ont atteint le niveau pneumatique.

*

FRANK LALOU
L'ÉVANGILE DE THOMAS
Une lecture juive d'un apocryphe
DDB, Paris, 2011



À Henri Le Saux qui lui annonçait son intention d'apprendre le sanskrit afin d'étudier dans le texte les livres sacrés de l'Advaita Vedanta, Ramana Maharshi répondit simplement : « *En quelle langue parle le Soi ?* »

Les paroles cachées de Jésus que nous transmet Thomas nous parlent directement car elles sont universelles. Notre fréquentation des logia et leur éclairage par les commentaires avisés d'Émile nous permettent d'y retrouver l'écho de la Gnose éternelle et toujours neuve, par-delà toutes les cultures et toutes les traditions religieuses.

L'auteur d'*Une lecture juive d'un apocryphe* a connu dès 1975 le beau livre d'Émile Gillibert qui lui a été offert par son professeur de philosophie. Le présent ouvrage est d'ailleurs dédié à Émile et à Monique Gillibert. Pourtant à la lecture de celui-ci, on peine à y retrouver la trace de *toutes ces belles soirées* passées à Marsanne à parler de Thomas. Émile n'est d'ailleurs jamais cité ou presque et la seule allusion que nous avons trouvée à ses écrits est incorrecte. Ainsi p. 245, nous lisons à propos du logion 42 : « *Émile Gillibert cite un logion, transmis par la tradition musulmane, gravé en arabe par le grand Mogol Fateh Pur Sikri à Delhi...* », alors qu'il aurait fallu dire : « *le grand Mogol Akbar le Grand à Fateh Pur Sikri, la ville nouvelle fondée par lui près de Delhi...* »

Les exégètes modernes des évangiles nous ont apporté un éclairage nouveau sur la Source (Q) ayant - directement ou indirectement - inspiré la rédaction des canoniques. Jésus n'y apparaît pas comme un Messie ni un prophète mais comme un Maître de sagesse original qui puise son inspiration dans le spectacle de la nature, non dans les Écritures juives. Jésus tire son autorité exceptionnelle de l'évidence de ses paroles et de la surprise créée par ses paraboles⁷⁵. Telle est précisément l'image de Jésus qui se dégage de *l'Évangile selon Thomas*.

⁷⁵ Cf. F. Amsler, *L'évangile inconnu...*, éd. Labor et fides, 2001.

Dès lors y a-t-il vraiment un intérêt quelconque à imaginer que *l'Évangile selon Thomas* ait pu être découvert et lu par un juif féru d'exégèse biblique et ignorant tout du christianisme ? Surtout si l'on soutient comme l'auteur que « *l'âme sémitique répugne à l'être, elle préfère la fluidité impalpable du devenir* » (p. 113) et que « *la tradition nous invite à nous méfier de la nostalgie du Un qui nous pousse à tous les excès* » (p. 147). Jésus (*Yéshoua* ' en hébreu) ne se place sur aucun de ces deux plans ou plutôt, il se place sur les deux à la fois : « *C'est un mouvement et un repos* » (log. 50). F. Lalou écrit plus justement p. 267 à propos de ce logion : « *Nous devons tenir compte de deux philosophies opposées et les intégrer : la philosophie de l'être et celle du devenir...* »

Selon l'auteur : « *Il ne faut jamais oublier que Yéshouah enseignait à des Juifs, que ses références étaient issues de la Torah ou du Talmud, non écrit à son époque* » (p 117). À la différence des canoniques, il est vraiment difficile de trouver des traces précises d'un enseignement judaïque dans *l'Évangile selon Thomas*. On peut au mieux y trouver quelques rares allusions. F. Lalou fait ainsi p. 119 un rapprochement judicieux entre le logion 3 et le Deutéronome :

Il n'est pas dans le ciel, pour que tu dises : "Qui montera pour nous au ciel et nous l'ira chercher, qui nous le fera entendre, afin que nous le mettions en pratique ?" ; Il n'est pas de l'autre côté de la mer pour que tu dises : "Qui passera pour nous de l'autre côté de la mer et nous l'ira chercher, qui nous le fera entendre, afin que nous le mettions en pratique ?" (Dt XXX, 12, 13)

Autre rapprochement, tout à fait ingénieux bien que hasardeux, entre le logion 61 et le *Cantique des cantiques*, dans la mesure où Salomé est le nom hellénisé de la Sulamite (ou Shoulamith) : « *D'ailleurs tout le Cantique est cette quête de l'unité et la possibilité de la fusion avec l'autre par l'érotisme* » (p. 296). Toutefois F. Lalou maintient paradoxalement une dualité dans l'union : « *Cette fusion n'est possible que si les deux amoureux demeurent séparés, c'est-à-dire Autres* » (p. 297). Jésus nous dit bien pourtant que seul celui qui a fait le deux un est digne de la chambre nuptiale :

*Il y en a beaucoup
qui se tiennent près de la porte,
mais ce sont les monakhos
qui entreront dans le lieu du mariage.*

(log. 75)

Les propos de Jésus, bien que Juif ou plutôt Galiléen, sont parfaitement novateurs, irrecevables aux oreilles de ses contemporains. Bien des juifs pieux et érudits ont côtoyé Jésus de son temps. Qu'ont-ils retenu de son message ?

*Les pharisiens et les scribes
ont pris les clefs de la gnose
et ils les ont cachées...*

log. 39

Jésus ne récuse-t-il pas les traditions juives, et jusqu'aux prophètes les plus éminents de la Bible ? « *Vous annulez la parole de Dieu par votre tradition que vous vous êtes transmise* » (Mc. VIII, 13) ; « *Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts* » (log. 52) ...

Est-il vraiment nécessaire d'opérer une rétroversion du copte-grec / hébreu pour donner une nouvelle traduction en français à partir de l'hébreu. Y a-t-il « ... *nécessité de retrouver l'hébreu caché sous le français, sous le copte et le grec* » ? Si l'on juge l'arbre à ses fruits, on peut en douter lorsqu'on découvre certaines de ces interprétations, pour le moins contestables. Par exemple :

Quand il trouvera, il sera séparé... (log. 2)

Heureux est le Judéen que l'Hébreu mangera, et le Judéen deviendra Hébreu ; et maudit est l'Hébreu que le Judéen mangera, et le Judéen deviendra Hébreu. (log. 7)

Où que vous alliez, vous irez vers Israël le Juste, pour qui le Ciel et la Terre ont été faits. (log. 12)

Soyez Hébreux. (log. 42)

*Celui qui fait l'amour avec son père et sa mère sera appelé fils de pute !
(log. 105)*

Alors que Jésus, au logion 53, déclare inutile la circoncision physique, l'auteur soutient qu'il récuse non pas ce rituel, mais l'absence de compréhension de celui-ci par les juifs pieux et leur attachement aveugle à une tradition dont ils ne saisissent pas le sens : « *Le rite de la circoncision est... important. Il est le signe de l'Alliance avec YHWH... Ce signe dans la chair pour nous rappeler à jamais la nécessité de s'intégrer à un programme plus vaste que notre propre destin* » (p. 185) : « *La circoncision est une inscription dans la matière. Elle est la coupure nécessaire qui sépare l'homme d'avec la nature... Yéshoua' fait en sorte que l'Alliance soit renouvelée chaque jour, qu'à chaque instant la circoncision trouve sa valeur et sa puissance de rappel... Il invite les juifs à prendre conscience de la valeur charnelle de leur engagement...* » (p. 274).

F. Lalou en vient à interpréter les logia comme destinés au seul peuple juif. L'homme averti du logion 21 devient : « *le juif qui pressent la fin de son monde et qui intègre dans son cœur les trésors de l'hébraïsme* » (p. 195). Qui plus est, à propos du logion 49, il réintroduit insidieusement la notion de peuple élu : « *Nous pouvons aussi lire ce logion comme collectif : le peuple juif n'est-il pas le peuple solitaire, le peuple errant malgré lui de refuge en refuge, de persécution en persécution ? Pourquoi YHWH a-t-il choisi les Hébreux à la nuque raide pour leur offrir son élection ?... Pourquoi Israël aujourd'hui, avec une population ridiculement peu nombreuse, fournit-il à l'humanité le plus grand nombre de brevets d'inventions par habitant chaque année ?* » (p. 264).

À trop vouloir tout interpréter à la lumière du judaïsme, F. Lalou trouve même « *une identité de Yéshoua' et de son peuple.* » Nouveau prophète juif, Jésus serait ainsi venu annoncer à son peuple la destruction du Temple de Jérusalem pour le préparer à l'exil : « *L'enseignement de Yéshoua' était destiné aux Juifs, il les préparait à vivre sans Israël, à se détacher de tout ce qui fondait géographiquement leur religion* » (p. 25) ; « *le maître prépare à l'après-Jérusalem son peuple qui ne pourra plus assumer à lui tout seul la continuité de la transmission de la pensée hébraïque* » (p. 317). Jésus aurait prévu la résurrection d'Israël vingt siècles plus tard : « *... cela crève les yeux... Et si l'histoire des évangiles n'était que la métaphore de l'histoire juive ?... Jusqu'à la crucifixion au Golgotha d'Auschwitz... Et la résurrection avec la création de l'État d'Israël en 1948. S'il est un peuple qui peut parler des souffrances de Yéshoua', c'est le peuple juif, le peuple-Christ* » (p. 312-313). Nous sommes là en pleine optique spatio-temporelle, conforme à la tradition linéaire judéo-chrétienne mais totalement étrangère à la Gnose. À aucun moment, *l'Évangile selon Thomas* ne se place sur le plan de l'histoire. Au contraire, Jésus ne cesse de répéter que son Royaume n'est pas de ce monde : « *Mais le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous* » (log. 3).

De telles interprétations revêtent un aspect pour le moins réducteur et nous maintiennent dans la dualité entre l'humain et le divin, alors que tout *l'Évangile selon Thomas* respire la non-dualité, tout à fait étrangère semble-t-il aux compatriotes de Jésus. Vouloir dès lors trouver la source de l'enseignement de Jésus dans la Torah ou le Talmud, relève d'une entreprise des plus hasardeuses même si certaines paroles de sagesse élémentaire peuvent rappeler celles de tel ou tel maître juif. Par exemple Hillel : « *Ce qui est détestable à tes yeux, ne le fais pas à autrui. C'est là toute la Torah, le reste n'est que commentaire* » (p. 140).

F. Lalou déclare pourtant dès son introduction récuser toute vision dualiste. Il reconnaît même que : « *l'Évangile de Thomas a pour principal leitmotiv la non-dualité* » (p. 26). Il invoque la gnose : « *Cette gnose ne doit pas se contenter d'être un acquis intellectuel. Nous devons avoir conscience de cette présence en nous*

du Tout de tout notre être, notre intelligence, notre âme et notre corps » (p. 256). Il a de belles intuitions lorsqu'il dit : « *Il faut lire ces versets comme de la poésie* » (p. 199) ; « *La religion est le plus beau déguisement de la religion* » (p. 238). De même lorsqu'il évoque : " ... *l'océan de vie qui nous inonde, que nous le voyions ou non.* " Image qu'il développe magnifiquement : « *Se connaître revient à se savoir partie d'un vaste tout, se situer dans la valse infinie du cosmos et se plonger dans une humilité sincère pour relativiser l'importance de l'ego* » (p. 121). Voilà une subtile reprise du *sentiment océanique* formulé pour la première fois en Occident par Romain Rolland afin de tenter d'appréhender cette sensation spontanée d'être dans l'éternité en unité avec tout l'univers.

Si F. Lalou semble admettre la portée universelle des paroles de Jésus, nous sommes loin de la Gnose puisque selon lui se connaître soi-même, c'est se connaître dans le devenir, en tant que *soi-devenant* : « *Se connaître... C'est se savoir en devenir et non en être* » (p. 121). L'ego est ainsi reconnu et valorisé en tant qu'instrument du salut : « *L'ego n'est plus l'ennemi mais le levier pour accéder à l'Unité.* » (p. 27). Voilà bien toute la différence entre le salut - qui maintient l'existence de l'ego comme entité séparée - et la délivrance - qui est extinction de l'ego. Or l'ego, qui se prend pour un *grand personnage*, ne peut vouloir sa propre disparition. Ce n'est pas le moi qui est libéré, c'est du moi que je suis libéré. Il ne s'agit nullement de « *relativiser l'importance de l'ego* », mais d'effectuer une *metanoïa* en sorte de réaliser que nous ne sommes pas cette petite vague limitée par sa forme, mais l'océan tout entier. Ce n'est que si nous lâchons prise, si nous découvrons l'irréalité de l'ego éphémère que le Soi éternel peut se lever à l'horizon de l'âme. Ce n'est qu'alors que nous recouvrons notre véritable Identité. La Non-dualité ne supporte aucune trace de dualité :

*Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.*

(log. 77)

Yves



POÉSIES

L'HOMME

...Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne.
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ;
Soit que déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur :
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile !
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Eden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort...

Alphonse de Lamartine
Méditations poétiques

*

AU PROFIT DE L'INSTANT



humer tous les parfums
goûter à l'air du temps
aux fées des graminées
passagères du vent

quand la nature sourit
tout cesse d'exister
alors il est grand temps
il est grand temps de vivre

alors il est grand temps
que cesse le passé
que cesse le présent
que cesse le futur

alors il est grand temps
que s'en aille le temps
qu'il s'en aille seulement
au profit de l'instant

Yves

LES OISEAUX PEUVENT CHANTER...



Les oiseaux peuvent chanter
dans un ciel serein
que me fait désormais
la sérénité des choses.

Les arbres peuvent hanter
l'ombre de mon jardin
et les cigales pleurer
la mort des roses.

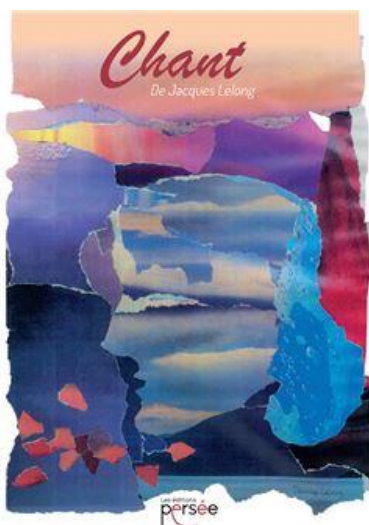
Tout meurt désormais
et tout renaît dans l'Être
jamais il n'y eut mort
et jamais de naissance.
La clarté incréée se pose
comme un Songe
et le Songe s'envole
sans jamais disparaître
car tout fut
et rien ne fut
pas même l'espérance.

*

Laissez couler les choses
comme coulent les rêves
et laissez-moi mourir
et laissez-moi renaître
car chaque instant je meurs
et je renaiss dans l'Être
en une randonnée
dans l'Absolu sans rêve.

Kamal Joumblatt

CHANT



*Je sais que je vais mourir,
mais je n'y crois pas.*

Vladimir Jankélévitch

Bonjour, mon amour.

Mais fait-il jour là où tu es ?

Peu importe car, je te l'ai dit, c'est le soir que je t'écris.

Là où tu es : tu étais déterminée à te dissoudre en terre – plutôt qu'être embrasée – comme tu étais déterminée à vivre. Sans aucune concession.

Parce que, pour toi, c'est dans l'ordre naturel des choses.

Il est vrai que la nature a toujours été ta fidèle compagne.

Et réciproquement.

Ton amour de la nature et de la vie, l'une et l'autre indissociables, j'en ai été constamment le témoin ; et je me sentais souvent à la traîne.

Tu ne m'en voulais pas, mais le regrettais : « Plutôt que de lire, arrose donc les fleurs et tu sentiras le plaisir que tu leur donnes, autant qu'à toi-même ! »

Acte d'amour avec la vie.

Puis la mort.

Comment s'y retrouver ?

Te retrouver.

Ce n'est pas simple et, surtout, c'est très douloureux.

Alors, je reviens vers tes œuvres.

Et, d'entre ces œuvres, appartenant à nous deux, il y a nos enfants.

Notre trésor.

Delphine et Sylvain – puis Ambre, notre petite-fille – que tu n'as jamais cessé d'inviter et d'inciter à partager ton art de vivre.

Là encore, je l'avoue, j'ai souvent été à la traîne.

Toi, tu as su ouvrir leurs sens et leur conscience à tout ce qui fait la vie, dans chacun de ses détails : à la maison, naissance de chatons ; accueil de mandarins, de queues-de-voile, parfois de grillons ; puis l'arrivée de Pipelette et de Cancouinette !

Et, dans le jardin, la symphonie amoureuse de tes fleurs en massifs

(avec le printemps, renaissance de ces massifs que tu avais disposés il y a un peu plus d'un an,

renaissance que j'oppose à irréversibilité).

Nos enfants que tu as également initiés – non sans ma contribution ! – au rapport complexe que l'on doit établir, jour après jour, avec l'animal social qu'est l'être humain...

Tu leur as transmis le désir de vivre lié à celui de se créer, comme toi et moi, chacun dans son domaine ; le leur comme le nôtre.

C'est ainsi qu'aujourd'hui ils sont à mes côtés dans ce que je peux appeler ton esprit de vie.

Et cela justifie ma nouvelle existence.

Je te le dois, mon amour.

Jacques

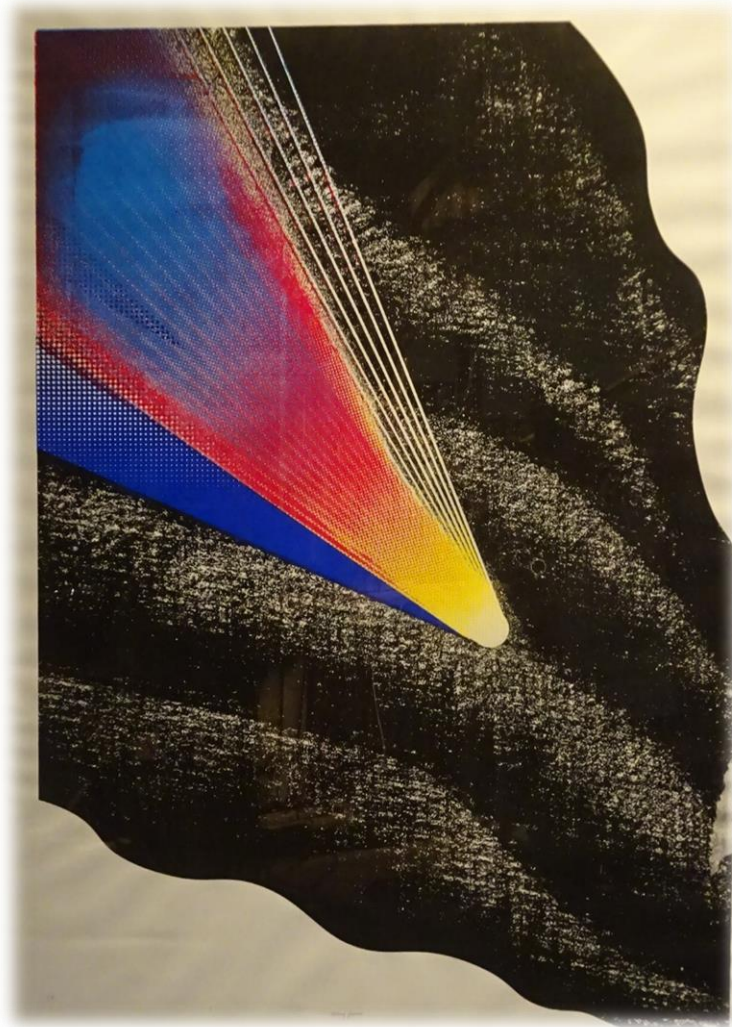
Extrait de : *Chant*, éditions Persée, 2018.

*

À L'ORIGINE

À Charles Baudelaire,
pour les *Correspondances*

Le poème nous met au monde
Guillevic



Mathilde Fossy, Impression sérigraphie, Cité des Arts, Réunion

À l'origine pas d'origine
rien qu'un éclair
devançant l'aube puis infiltrant le jour qui monte jusqu'à l'incandescence
et à la matière brute

Sur la matière
juste une entaille stridente et inouïe d'où fuse le chant sans voix
seulement le chant appelé
celui qui s'en remet au souffle avant de prendre sens

Sous le sens
il y a l'aube le jour la matière le corps la main
et sous la main la trame où se prend chaque signe saisi par chaque sens à vif
où s'embrouillent les notes les touches et les rythmes où se risque le son capté
élu ou rejeté
selon que le signe s'y attise ou que s'en défient le sens ou l'instinct
que s'y accordent les forces vitales ou que les flux profonds s'y contredisent

Où l'inédit se cherche à l'opposé de l'aube
quand en lui-même peu à peu le chant se reconnaît

Le chant qui investit la trame et l'invente la met au jour et l'enchanté

Ce chant
où se trament les très riches heures échappées dans l'immédiat à l'incessant
égrènement des êtres

Dans l'immédiat
l'obscurité du chant se dénude pour traduire la nuit
et le feu qu'elle porte en elle

Et dans le feu où tout s'assemble s'échange et s'efface
le signe finit par se lire de l'alliance possible du vide
et de la vie

C'est à cela que se reconnaît le chant

Jacques

*

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé (suite)

Tu es avec moi, ô ma belle Épousée,
mon amante et ma servante et ma reine.
Nous sommes ensemble près du feu,
ensemble dans le Royaume.
La lumière de notre amour,
le tien et le mien confondus
en un seul et même amour
dans une seule et unique fusion d'amour,
éclaire la route de mes enfants
qui cherchent le grand Retour.
Ils sont en marche,
et certains, brûlant les étapes,
sont déjà dans la lumière.
Or il y a de la lumière
à l'intérieur d'un homme de lumière
et il illumine le monde entier.
Ne mets pas ton flambeau
sous le boisseau.
Tu es belle et désirable ;
ne cache pas ton regard
afin que ceux qui entrent et sortent
voient la lumière
et captent la lumière.
Je ne connais pas dans toute ma création
de réussite plus accomplie,
et je le dis après bientôt vingt siècles
de manipulations cléricales,
que celle de mon Père
découvrant sa propre image
dans le regard de ses enfants
éclairé de ton amour,
illuminé de notre amour.
Et je te bénis, ô femme infatigable !
de permettre à mon Père
sa contemplation éternelle
et de réunir dans un seul et même embrassement

pour une étreinte sans fin
dans une indicible fusion
l'amant, l'aimée et l'Amour.

Nous revoici, Augustin,
mon cher compagnon de voyage,
entre hommes, on parle d'amour,
on en parle même souvent un peu trop
au risque de manquer
le rendez-vous de l'amour
et de franchir le pont tout seul
lorsque l'aimée
lassée d'une trop longue attente
a cru devoir,
peut-être à son corps défendant,
devenir la passeuse d'autres passagers.
Mais il fallait, l'enjeu était trop important,
dénouer les liens perfides
qui étaient autant d'entraves
à la libre expression
de ma prévenante promulgation.
J'ai dessein de délier
et désir de détacher
des cuirasses innombrables
où mes enfants, comme des chrysalides,
se meurent de n'avoir pu se dégager
pour entendre ma parole.
Car ils n'ont personne
de qui les entendre
et des jours viendront, Augustin,
où vous me chercherez
et ne me trouverez pas.
Ma pédagogie divine
est une pédagogie actuelle.
Elle est à la jonction
de nos demeures terrestres
et du Royaume intérieur.
Elle dégage et elle protège l'axe commun
de deux résidences
l'une dans l'autre imbriquées
sans que l'on puisse distinguer
ce qui appartient à ma création terrestre
de ce qui appartient à ma création céleste.

En s'affirmant,
l'homme établit des divisions ;
en distinguant, il érige des systèmes.
Il se protège en protégeant ses biens,
Il se définit en définissant ses biens,
Il établit des frontières,
Il se préoccupe de bornage,
Il défend son territoire,
celui de ses biens temporels,
celui de ses biens spirituels
et celui de ses biens éternels.
Comme si l'homme pouvait disposer
de lui-même, et de ses biens,
comme s'il avait autorité
pour s'ériger en individu séparé.
Comme s'il avait intérêt finalement, à se défendre
contre l'ennemi du dehors et l'ennemi du dedans.
Et c'est ici que ma pédagogie divine intervient
pour donner à mes enfants leurs chances de salut.
Relis Augustin, relis d'un œil neuf
comme celui de la rose en son premier matin
relis d'une âme neuve
comme celle de mes petits enfants,
les paroles essentielles que j'adresse à l'homme
arrivé à la croisée des chemins.
Je les ai dites jadis
à des gens à la nuque raide,
Je les redis aujourd'hui
A l'aube d'un nouveau printemps :
Si vous ne jeûnez pas au monde,
vous ne trouverez pas le Royaume,
si vous ne faites pas du sabbat, le sabbat,
vous ne verrez pas le Père.
Mes disciples, toujours aussi bornés, disaient,
qui es-tu toi qui nous dis cela ?
Je rétorquais : par les choses que je dis
ne reconnaissez-vous pas qui je suis ?
Mais vous êtes comme les Juifs,
car ils aiment l'arbre et détestent le fruit,
ils aiment le fruit et détestent l'arbre.

Émile Gillibert, 1974

(à suivre)



Le Bouddha voit tout, sait tout. Le un du nez exprime l'unité.